

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

D.E.A TERRITOIRES URBAINS : REPRESENTATIONS, PRATIQUES, AMENAGEMENTS

LA CONQUÊTE DE L'ESPACE

Espace public et construction identitaire dans un grand
ensemble H.L.M. de Saint-Pierre-des-Corps

Sous la co-direction de
Bernard Lepetit
et Michèle de la Pradelle

Denis La Mache
Juin 1994

PLAN GENERAL

REMERCIEMENTS	P 5
AVANT PROPOS : SAINT PIERRE DESCORPS	P 6
INTRODUCTION	P 8
LES CADRES DE LA RECHERCHE	P 10
I - Construction de l'objet de recherche	P 10
A- Le quartier de la Rabaterie à Saint -Pierre-des-Corps	P 12
1 - Quelques caractéristiques préliminaires	P 12
2 - " Là-bas c'est Chicago !" : Quelques images du grand ensemble	P 16
B - La perception des espaces urbains	P 20
1 - Pourquoi étudier la perception des espaces urbains ?	P 21
2 - L'autre et le semblable	P 22
II - Problématique	P 26
A - La perception de l'espace habité fait sens aux yeux du résident	P 26
1 - Comprendre l'habitant	P 27
2 - Une relation sujet -objet	P 28
B -Espace et construction identitaire	P 29
1 -Espace et identité	P 29
2 -Représentations sociales, représentations spatiales	P 30
III - Méthodologie	P 32
A - La parole habitante : représentativité et prise de contact	P 32
1 - Le faux problème de la représentativité	P 32
2 - Les difficultés de l'entretien dans un grand ensemble	P 33

B - Une pratique d'investigation adaptée	P 35
1- Le choix de nos indicateurs	P 36
2 - Des méthodes complémentaires	P 37
RÉCITS D'ESPACES	P 40
I - La stratégie du logement	P 41
A- Stratégie sociale, stratégie résidentielle	P 42
1 - Un choix judicieux	P 42
2 - Une distanciation par rapport au cadre bâti	P 43
B - Gens d'ici, gens d'ailleurs	P 46
1 - Eux et nous	P 46
2 - Intérieur - extérieur	P 47
II - Le traumatisme du relogement	P 49
A - La transplantation des rapports sociaux	P 50
1 - Un nouveau cadre	P 50
2 - La dissolution du "noyau cheminot"	P 53
B - La question de l'altérité	P 55
1 - Alter ego ou ego alter ?	P 55
2 - La figure de l'arabe	P 56
III - Né ici	P 59
A - Entre relégation et contrôle de la cité	P 60
1 - Un vague sentiment d'assignation à résidence	P 60
2 - Le quartier "comme sa poche !"	P 61
B - Entre ethnicité et territorialité :	
définition de l'Autre et affirmation d'une identité	P 63
CONCLUSION	P 65
BIBLIOGRAPHIE	P 68

REMERCIEMENTS

Je tiens tout particulièrement à remercier le personnel du service information - documentation de la mairie de Saint-Pierre-des-Corps pour sa disponibilité, sa compréhension et la confiance qu'il continue à m'accorder depuis plusieurs années de recherches effectuées sur le même quartier de la ville.

Mes remerciements vont également aux habitants du grand ensemble de la Rabaterie qui ont accepté de me recevoir à plusieurs reprises et de me consacrer un peu de leur temps pour "parler du quartier".

Je remercie, enfin, les membres de l'A.D.S.U¹ pour m'avoir laissé utiliser leur documentation, les concierges des tours R14, la directrice de l'école primaire pour m'avoir facilité la prise de contact avec les habitants du quartier et à Philippe Canty et Mathilde Maupin pour les longues heures qu'ils ont passé à la correction orthographique de ce texte.

Sans la participation désintéressée de tous, ma recherche aurait été inconcevable.

Association pour le Développement Social Urbain

AVANT PROPOS : SAINT-PIERRE-DES-CORPS

Petite ville maraîchère jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, Saint -Pierre-des-Corps semble tirer son nom de la présence sur son sol des premières cimetières chrétiens. En 1794, les laboureurs jacobins baptisèrent la commune "Clarté Républicaine". Elle devait, néanmoins, dès l'année suivante, retrouver son nom initial.

Aujourd'hui la présence sur le territoire communal de quelques anciennes fermes et vestiges d'éoliennes rappelle que Saint -Pierre-des-Corps fut, jadis, un village dont l'activité économique était l'horticulture. Les besoins importants de la ville de Tours dans le domaine agro-alimentaire en constituaient les principaux débouchés.

Un événement de taille devait cependant bouleverser l'équilibre économique de ce qui n'était jusqu'au milieu du siècle dernier, qu'un modeste bourg agricole. En 1846, la municipalité de Tours refuse de recevoir le chemin de fer sur son sol. Une opportunité foncière est fournie par l'étendue importante des zones maraîchères situées sur la commune de Saint -Pierre-des-Corps qui décide, alors, d'accueillir le rail.

En 1847, la gare de marchandises est construite. La gare de triage est achevée en 1856. En 1880, c'est au tour de la gare de voyageurs de voir le jour. En 1900, Saint -Pierre-des-Corps est devenu le véritable centre ferroviaire de Touraine. La capitale régionale devra se contenter de prolonger les voies pour qu'une navette puisse assurer la liaison entre Tours et Saint-Pierre-des-Corps. En 1933, Saint-Pierre-des-Corps est devenu le troisième nœud ferroviaire de France.

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, la ville connaît un développement économique centré sur le rail. Outre l'activité proprement ferroviaire, de nombreuses industries, séduites par les opportunités de la desserte par voie ferrée, s'implantent sur le sol de la commune. Un essor urbain, spectaculaire par son ampleur et sa

rapidité, accompagne la mutation industrielle locale. Un bouleversement important devait cependant couper court à cette évolution.

Le 11 avril 1944, l'aviation alliée bombarde la gare devenue l'un des points stratégiques régionaux des forces occupantes. La ville est détruite à 85% et doit alors entreprendre une longue opération de reconstruction. En attendant l'achèvement des travaux, des baraquements de fortune, construits dans l'urgence et bien peu confortables, voient le jour sur les espaces restés inoccupés des bords de Loire. Ils seront détruits au fur et à mesure du relogement de leurs occupants.

En 1959, la décision est prise par la mairie de raser les derniers logements provisoires et le projet de construction d'un grand ensemble d'habitat social est rendu public. Il s'agit du futur quartier de la Rabaterie.

INTRODUCTION

“La Ville actuelle se meurt d’être non géométrique. Bâtir à l’air libre, c’est remplacer le terrain biscornu, insensé qui est le seul existant aujourd’hui, par un terrain régulier. Hors de cela, pas de salut. Conséquence des tracés réguliers : la série. Conséquence de la série : le standard, la perfection. Le tracé régulier, c’est la géométrie entrant dans l’ouvrage. Il n’y a pas de bon travail humain sans géométrie. La géométrie est l’essence même de l’architecture. Pour introduire la série dans la construction de la Ville, il faut industrialiser le bâtiment. Le bâtiment est la seule activité économique qui se soit dérobée jusqu’ici à l’industrialisation. Le bâtiment a donc échappé au progrès²”. En ces termes, Le Corbusier fondait l’esthétique nouvelle de la Ville moderne. Puis vinrent les grands ensembles. Magistrale démonstration d’industrialisation de l’habitat, nés de rien, ils avaient la prétention de répondre localement de manière définitive à la question du logement. Géométriques, standardisés, ils marquèrent la formidable aventure de l’urbanisme des années 50 à 70. Qu’en est-il aujourd’hui, alors même que la dénonciation de la “sarcellite” a fait place au “malaise des banlieues³”, alors même que le seul terme de Z.U.P. symbolise tout à la fois l’échec d’une trop vaste entreprise immobilière et les errances d’une reconstruction du territoire réalisée à la va -vite ?

Dès les années 70, l’implication des sciences sociales dans la question urbaine et tout particulièrement dans le problème des grands ensembles a accompagné une volonté de ré-introduction du point de vue du résident dans ses conditions de logement. Qu’en est-il vraiment ? Peut-on véritablement considérer qu’il existe un avis de l’habitant homogène et convergeant vers les mêmes aspirations ?

Le Corbusier : Urbanisme - Paris, Grès, 1927

P. Champagne in La misère du monde

L'hétérogénéité des populations résidentes s'accompagne d'une grande diversité des points de vue. Le cadre de vie est bien plus qu'une réalité architecturale. Il est pour chacun évocateur et révélateur d'une situation résidentielle particulière.

"Gens d'ici", individus de passage et relogés d'office se côtoient dans cet espace commun. Chacun d'eux évoque le quartier mais parlent-ils de la même chose ? L'espace bâti est bien là, visible, et pourtant l'architecture se donne à voir à chacun dans sa fausse innocence, image juste de ce qui n'est juste qu'une image.

L'objectif de cette recherche, qui fait suite à une enquête précédemment menée sur le même terrain, est de montrer les liens étroits qui se mettent en place entre histoires individuelles et perceptions spatiales dans un grand ensemble H.L.M.. Il s'agit de ne plus considérer un point de vue par ce qu'il se donne à entendre mais bien plus par ce qu'il implique et signifie. Au-delà de l'évocation formelle, l'espace habité est tout à la fois significatif et enjeu de la construction identitaire du résident.

LES CADRE DE LA RECHERCHE

I - Construction de l'objet de recherche

L'anthropologie contemporaine du domaine français se situe entre deux perspectives distinctes. La constitution des objets d'analyse varie de l'une à l'autre.

"L'ethnologue travaillant sur la France, précise C. Bromberger⁴, se définit fréquemment, de nos jours, comme l'homme - ou la femme - d'un petit terrain et, éventuellement d'un petit thème. Mais quel petit terrain ? Certains braquent le microscope sur l'infiniment petit, d'autres, pour en comprendre le fonctionnement, chaussent de leurs postes d'observation, les lunettes de l'astronome, selon que le

C. Bromberger : "Du grand au petit. Variation des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France" in Ethnologie en miroir

terrain est considéré comme l'objet ou comme un simple cadre de la recherche. On peut parler, dans le premier cas, d'études monographiques, dans le second cas, d'études localisées".

Le premier type d'approche a vu naître des études totalisantes que l'on peut situer dans l'héritage anthropologique de Mauss. Du point de vue des références théoriques, Augé⁵ voit, dans ce type de recherches, une possible complémentarité entre une vision marxiste qui veut faire jouer l'ensemble des instances du social et une conception fonctionnaliste de la totalité culturelle. Le terrain privilégié de ce courant de recherche est la commune, à la fois entité villageoise et subdivision du territoire national.

La spécificité urbaine de notre terrain pose problème. L'approche monographique d'un quartier risque fort d'amener le chercheur à concevoir son terrain comme le lieu d'expression d'une totalité culturelle et, par conséquent, à reproduire, dans un cadre citadin, un modèle villageois. La pertinence de la construction d'un tel objet est souvent discutable. L'appartenance à un quartier relève, fréquemment, d'une "mystification orchestrée par la municipalité et sans fondement réellement propre à interroger le géographe ou le sociologue" dit M. Lussault⁶.

A l'inverse, l'approche que C. Bromberger appelle "localisée" s'emploie à faire apparaître, à partir d'occurrences locales, des formes générales, des systèmes. Il s'agit, pour l'ethnologue, de reconstituer le sens qu'un ensemble de pratiques peut revêtir pour des individus considérés dans une situation locale particulière. Il est alors plus question de faire de l'anthropologie dans la Ville que de l'anthropologie de la Ville. Augé remarquait à quel point la constitution de l'identité du citadin dépasse

M. Augé : Pour une anthropologie des mondes contemporains

M. Lussault : Tours, images de la ville et politique urbaine

largement les considérations strictement territoriales. De même, la perception d'un espace urbain vécu fait référence à la trajectoire habitante mais également aux préoccupations professionnelles, familiales... autant d'éléments qui se complètent ou s'opposent et peuvent parfois même faire apparaître le quartier habité comme un simple aléa momentané et sans importance d'un rapport global à la Ville trouvant ses raisons bien au-delà de l'espace présent de résidence. Quel sens aurait dans ce cas la réalisation d'une étude monographique ? Quelles chances aurait-elle de permettre la construction d'un questionnement réellement pertinent ?

C'est donc la voie de l'approche localisée que nous avons décidé de suivre et c'est dans ce sens que nous construirons notre objet de recherche, abandonnant la piste d'une hypothétique " culture du grand ensemble" .

A - Le quartier de la Rabaterie à Saint Pierre des Corps

Le grand ensemble H.L.M. de la Rabaterie, classé D.S.Q⁷. En 1989, constitue un terrain d'enquête particulier sur lequel la signification que les habitants donnent à leur existence s'exprime de manière singulière.

1 - Quelques caractéristiques préliminaires

Devant l'urgence de la Reconstruction d'après-guerre, l'Etat, relayé au niveau local par la municipalité de Saint -Pierre-des-Corps et certains services administratifs (la Préfecture, la Direction de l'Équipement...) rationalise la production immobilière. Plusieurs réalisations de taille modeste voient le jour sur la commune encore largement couverte de baraquements provisoires mis en place pour abriter les sinistrés. La crise du logement, aggravée par une poussée démographique croissante,

Le quartier de la Rabaterie est entré, en 1989, dans le cadre du programme national de Développement Social des Quartiers . Nous reviendrons ultérieurement sur une présentation détaillée de l'opération.

tarde cependant à se résoudre de manière définitive. A la fin des années cinquante certains baraquements sont encore occupés et la question résidentielle persiste sur Saint-Pierre-des-Corps. En 1959, le principe est adopté de bâtir sur d'anciennes zones maraîchères, un grand ensemble d'habitat social de 3000 logements.

Après plusieurs versions du projet, les travaux de construction du quartier de la Rabaterie débutent en 1967 pour ne s'achever... qu' en 1985, après bien des modifications du plan d'origine.

Implanté sur un parc d'une quarantaine d'hectares, le quartier est bordé au nord par la Loire et à l'ouest par l'autoroute. Le centre ville de Saint -Pierre-des-Corps et une zone pavillonnaire marquent les limites sud et est du grand ensemble.

La Rabaterie compte aujourd'hui 1793 logements locatifs HLM et 810 logements privés ou en accession à la propriété, soit 397 de moins que prévus initialement. 75% des logements locatifs appartient à l'O.P.A.C.(Office Public d'Aménagement et de Construction). Les 25% restants sont la propriété de la société d'économie mixte Touraine Logement.

D'un point de vue architectural, le quartier compte 5 types de bâtiments. Les barres R 4 sont les plus anciennes et les plus nombreuses. De 20 à 100 mètres de long, elles sont hautes de 4 étages. Les tours R 14, hautes de 14 étages, sont au nombre de 5. La première d'entre elles a été inaugurée en 1969. Les autres ont été mises en service successivement au cours de la première moitié des années 70. Vingt et une maisons individuelles ou pavillons doubles, construits en 1984, sont gérés par l'O.P.A.C. Quatre immeubles de 14 étages, inaugurés dans la première moitié des années 80 sont en accession à la propriété. Enfin, quelques pavillons, préexistants à la construction de la cité, sont répartis en bordure du quartier. Cette entité urbaine est donc composée de différents îlots possédant chacun des caractéristiques propres d'infrastructure.

L'ensemble des espaces extérieurs représente la majeure partie de la surface au sol du grand ensemble. Outre les parkings, de nombreux espaces verts ont été

aménagés. Espaces de jeux, mails, aménagements paysagers font du quartier de la Rabaterie l'un des plus boisés de la commune de Saint -Pierre-des-Corps.

Le grand ensemble, comme bon nombre de ses semblables réalisés simultanément à la périphérie des agglomérations du territoire national, puise ses références architecturales dans l'Urbanisme Moderne. Fustigeant le vieil espace urbain sédimenté et tortueux, les urbanistes progressistes tels Gropius, Sert, Mies et surtout Le Corbusier se prennent à rêver d'une cité moderne et fonctionnelle, confortable et accessible à tous. On retrouve dans la physionomie générale du grand ensemble de la Rabaterie nombre de références plus ou moins explicites, plus ou moins caricaturales à cet Urbanisme Moderne. Il s'agissait, en fait, de résoudre définitivement les contradictions de la ville ancienne en édifiant d'emblée la cité définitive garantissant de manière égalitaire l'accessibilité à l'air, à la lumière et aux "avantages du confort moderne". L'abandon du concept de rue laissait la place aux espaces verts et aux parkings permettant ainsi un accès facile à la voiture. En fait, le grand ensemble était destiné à un habitant type dont les besoins (circuler, habiter, consommer...) avaient été rigoureusement déterminés. Aujourd'hui pourtant, le quartier ne ressemble guère au projet d'origine. L'infrastructure générale ne peut faire oublier les chemins de grue qui ont présidé à la réalisation des immeubles en barres dont la longueur dépasse parfois les 100 mètres. La hauteur, quant à elle, reste modeste dispensant ainsi de l'installation d'un ascenseur. Nous sommes, en fait, bien loin de la cité idéale dont les équipements collectifs font ici figure de caricature édiflée dans le cadre d'une vaste opération de "taylorisme soviétique" ⁸.

Les activités économiques et commerciales du grand ensemble sont très réduites. Il n'existe, pour une population résidente représentant environ 40% de l'effectif global de la ville, que deux pôles d'activité marchande. Le centre commercial dit "de la Rabaterie" et sa galerie marchande possèdent une situation économiquement saine. Situé en bordure du quartier, il tourne le dos aux immeubles

Vayssière critique en ces termes l'édification des grands ensembles dominée, disait -il, par un souci de rentabilité et de productivité réalisés dans le cadre de la Planification.

et draine une partie de la population du centre ville. Le centre commercial dit "des jeux d'eaux", du nom des bâtiments au rez-de-chaussée desquels il a été aménagé, ne connaît pas, quant à lui, une situation économique véritablement favorable. Il est, de ce fait, sujet à de constants changements de propriétaires.

Le quartier, nous le voyons, possède une activité commerciale quasi-embryonnaire. Il serait erroné cependant de considérer qu'il s'agit d'une zone strictement résidentielle, d'une "cité dortoir".

En ce qui concerne les structures socio-éducatives, la Rabaterie est équipée de 4 écoles maternelles, de deux écoles primaires et d'un collège. Un bâtiment regroupant une Permanence Médicale Infantile, une halte-garderie et une crèche familiale est installé au cœur de l'ensemble. Enfin, une maison de quartier a ouvert ses portes en 1992. Des animateurs y proposent des activités de loisirs pour les jeunes de 10 à 25 ans et certains services de l'Etat (Caisse d'Allocations Familiales...) y assurent une permanence hebdomadaire.

D'un point de vue démographique, la population du quartier a connu une augmentation de 21% entre 1975 et 1982. Ce sont particulièrement les jeunes de moins de 20 ans qui ont vu croître leur effectif de manière significative (14%). La Rabaterie, comme l'ensemble du territoire national, connaît une baisse de la natalité. Le quartier reste néanmoins peuplé d'habitants peu âgés dans la mesure où, en 1994, 53% des attributions de logement concernent les 18-25 ans. La jeunesse des résidents est donc la caractéristique démographique la plus remarquable.

2 - "Là-bas, c'est Chicago !": Quelques images du grand ensemble

En octobre 1991, à l'occasion d'une enquête sociologique sur la commune de Saint-Pierre-des-Corps, nous prenons notre premier contact avec le quartier de la Rabaterie. C'est au centre ville que nous avons appris à "avoir peur de la cité". De nombreuses mises en garde nous avaient été formulées par des interviewés apprenant que nous allions nous intéresser au grand ensemble. "Là bas c'est Chicago !" nous

avait dit une habitante du centre ville de Saint -Pierre-des-Corps qui devait nous avouer ensuite " ne jamais mettre les pieds à la Rabaterie" .

Un an et demi auparavant, le grand ensemble du Mas du Taureau de Vaulx -en-Velin avait été le théâtre de scènes qualifiées d'émeutes et de pillage par la presse nationale. Une "bavure policière" ayant entraîné la mort d'un jeune habitant avait enflammé le quartier. L'écho médiatique qui avait été donné des événements avait présenté la vie dans les grands ensembles périphériques des grandes ou moyennes agglomérations comme une situation explosive et promu le " mal des banlieues" au rang de " mal de cette fin de siècle" ⁹. Le grand ensemble de la Rabaterie fut alors "ausculté" avec attention par les instances politiques et administratives locales et nationales. En effet, Marie -France Beaufile, maire de Saint -Pierre-des-Corps, déclarait, dans un article de la presse départementale, en janvier 1990 : " Il ne faut pas croire que Saint-pierre-des-Corps soit à l'abri des risques d'explosion des quartiers comme celles auxquelles on assiste un peu partout en France" . Cette même presse devait suivre un mouvement de focalisation sur les " banlieues à risque" . De 1989, année des événements de Vaulx -en-Velin, à 1993, année marquant la poursuite de nos travaux de recherche sur le grand ensemble, le quartier de la Rabaterie fait l'objet de 7 articles de la part de la Nouvelle République, seul quotidien local d'informations générales. Ce grand ensemble , qui n'est numériquement pas le plus grand de l'agglomération tourangelle, est donc, plus d'une fois par an, à l'honneur d'un quotidien assurant la couverture médiatique de tout un département.

Nous avons, en 1993, procédé à une analyse de contenu des articles. Il était ressorti que les 3 thèmes récurrents étaient la violence, l'insécurité et le racisme. Autour de ces 3 pivots structurant l'argumentation journalistique s'organisaient des thèmes secondaires comme la drogue, la délinquance juvénile, les dégradations matérielles... Tous ces éléments du discours n'étaient cependant pas exprimés sur le mode événementiel mais sur celui de la quotidienneté. Voulant relater la vie

L'Événement du Jeudi - Décembre 1989

quotidienne dans le quartier, le journal institutionnalisait ce qu'il nommait lui-même une "violence ordinaire", un "état d'insécurité permanent" ou encore une "tension constante". L'événement motivant l'article et servant de support au traitement d'un (ou plusieurs) de nos 3 thèmes n'amenait, en général, jamais ce dernier (ou ces derniers) à être traité sur le mode événementiel, même s'il y était implicitement lié. Ainsi, par exemple, l'événement "Venue du préfet sur le quartier" fut l'occasion d'exprimer le thème "violence". C'est, en effet, en raison des problèmes "de violence endémique" que le préfet se rend sur place. Le thème est traité sur le mode de la quotidienneté. Une seule fois, le thème est confondu avec l'événement. Il est, par conséquent, traité sur le mode événementiel. En effet, seule un article daté du 4 janvier 1993 traite de l'incendie d'une dizaine de voitures sur l'un des parkings des tours R 14 en terme événementiel. Ce fait divers est cependant immédiatement replacé dans le cadre d'un "climat lourd" au sein duquel son inscription est présentée comme "allant de soi" en des termes tels que "déjà en mars 1992 au centre commercial..." ou bien encore "Cela ne va pas améliorer le climat déjà très tendu à la Rabaterie..."

Lors de nos précédents travaux sur le quartier de la Rabaterie, nous nous étions d'abord posé la question de l'établissement d'une délimitation précise et pertinente de notre terrain d'enquête. Nous ne pouvions atteindre le degré d'exhaustivité que nous souhaitions en traitant globalement d'un quartier représentant environ 40% de la population de Saint-Pierre-des-Corps. Nous avons donc pris le parti de déterminer une partie réellement représentative du tout. De l'entretien avec les habitants des pavillons bordant l'ensemble, il était ressorti que le "vrai quartier" commençait plus loin. Si ces habitants s'y trouvaient officiellement inclus, c'était comme si le plan d'occupation des sols leur avait joué un mauvais tour, liant malencontreusement leur sort à celui de la "cité". Les habitants des barres R 4, s'ils reconnaissaient aisément leur appartenance à la Rabaterie, repoussaient dans le discours la "vraie Rabaterie", le "quartier chaud" qui fait si peur. La "zone" était plus loin, dans les tours R 14. Nous sommes donc allés voir les habitants de ces tours que chacun montrait du doigt s'accordant à dire qu'il s'agissait bien des "immeubles de la honte". Cette fois, les locataires étaient forcés de reconnaître que la Rabaterie, ce "quartier à problèmes" était bien là et qu'ils y vivaient.

Nous avons alors, à l'époque, choisi de nous intéresser à ces "tours de la honte" et au mode de vie de leurs habitants. Aujourd'hui, à l'issue de ces recherches, le problème que nous soulevons est différent. Est-il réellement possible que, comme par une succession de cercles concentriques, le "quartier chaud" soit repoussé dans le discours jusqu'à un hypothétique centre ? Est-il concevable que les habitants de ce centre, de ce haut lieu de la délinquance et de la "violence urbaine" reconnaissent être le "noyau dur" du stigmaté affligé au quartier tout entier ? Les entretiens menés auprès de ces individus ne portaient pas directement sur le sujet mais certains d'entre eux laissaient filtrer des éléments intéressants. Si les tours étaient effectivement le centre incontesté de ce "quartier qui a tellement mauvaise réputation", les exactions à l'origine de cette regrettable célébrité avaient toujours lieu dans les caves, sur les parkings ou dans les halls de la tour voisine. La haine des "gamins du 24" aux yeux des "habitants du 12" n'avait d'égal que la haine des gamins du 12 aux yeux des habitants du 24... et réciproquement !

Nous cherchions le "vrai quartier" toujours plus loin, toujours plus au centre. Il était pourtant là et nous ne le voyions pas. Invisible. Éternellement mis à distance. L'espace n'a pas d'existence en soi disait A. Sauvageot.¹⁰ Il n'existe que par ce que l'on y nomme. Le quartier de la Rabaterie, entendu comme le haut lieu de la délinquance et de la violence urbaine, n'existe, en fait, que dans ce perpétuel phénomène de mise à distance. La délimitation cadastrale, découpage rationalisé d'un espace citadin, n'a que très peu de rapport avec cette entité spatiale vécue par les habitants. Elle est d'une autre nature. L'espace conçu et planifié n'est pas l'espace vécu au quotidien par les habitants. La démarche qui viserait à "sectoriser" sur le plan ce quartier chaud n'est, en fin de compte, qu'une aporie. L'espace approprié ou rejeté, l'espace vécu, échappe au plan de ville.

B - La perception des espaces urbains

A. Sauvageot : "Les figures de l'espace et du temps" - Cahiers du Centre de Recherches Sociologiques, n°3, 1985

L'anthropologie, dit Augé¹¹, traite du sens que les hommes en collectivité donnent à leur existence. Le sens, c'est la relation et, en l'occurrence, l'essentiel des relations symbolisées et affectives entre hommes appartenant à une collectivité particulière. Parler du sens, dans ce contexte, c'est parler du sens social. Ce dernier s'actualise en énoncés singuliers et circonstanciés qui font allusion aux rapports normaux c'est-à-dire culturellement symbolisés et admis. Cette normalisation s'étend à tous les domaines de la vie sociale. Ainsi un environnement quotidien est normalisé admis et symbolisé. Pour un citoyen, le quartier habité revêt un sens social. L'espace urbain familier est codifié, son existence est significative. Parler de son quartier, dire ce qu'il évoque, ce que l'on en pense, pourquoi on y est bien ou quelles raisons nous poussent à vouloir déménager, c'est actualiser, en partie, le sens que l'on donne à son existence. L'anthropologue qui s'intéresse à la perception des espaces urbains recueillera le discours des hommes sur le quartier habité. Il suscitera ou décèlera une certaine actualisation du sens de l'habiter.

1 - Pourquoi étudier la perception des espaces urbains ?

Habiter est une fonction inhérente à toute société, à toute organisation sociale. L'habitat possède néanmoins une dimension qui dépasse la simple fonction de se loger. "Le vivre subsume le loger" dit H. Lefebvre et le cadre bâti se trouve investi d'une dimension signifiante de l'existence de son utilisateur. Entre l'Homme et son espace de résidence, il existe une relation propre à justifier une interrogation anthropologique.

"L'Homme habite en poète" disait M. Heidegger. Comme toute sentence sur l'Homme en général, cet énoncé devait être repris dans des acceptions toutes aussi différentes que contradictoires. Nous en retrouvons chez Le Corbusier¹² une

M. Augé : Le sens des autres

Nous nous basons, pour affirmer ce qui suit, sur une lecture du Traité d'urbanisme mais également de la Charte d'Athènes

utilisation tout à fait particulière que nous pourrions, au risque de paraître exprimer un schématisme réducteur, synthétiser ainsi : L'Homme -architecte habite en poète car il sait inventer l'Espace. L'habitant non -architecte se trouve, par voie de conséquence, dépossédé de toute capacité d'appropriation de l'espace. Si cette faculté du résident à "retravailler pour lui" son espace quotidien n'était pas niée chez Le Corbusier, elle n'était, tout simplement, pas envisagée.

Bachelard devait critiquer violemment cette orientation de la pensée sur l'Espace.¹³ Il n'est pas question de poétiser le quotidien mais plutôt d'asseoir l'essence poétique de l'Homme sur le quotidien. H. Lefèbre reprend cette conception du problème et y ajoute une dimension productrice : Tous les groupes sociaux mettent en oeuvre des forces créatrices en relation avec l'espace. Le rapport entre espace et vie sociale est de l'ordre de la production.¹⁴

La citation de Heidegger prend alors ici une dimension particulière. L'Homme habite un monde dont l'espace lui apparaît comme une donnée immédiate. Il doit donc, pour concevoir celui-ci, lui donner une dimension. C'est ce dimensionnement qui est activité poétique. Par "habiter", Heidegger entend "rapport avec le monde" disent F. Paul-Lévy et M. Ségaud¹⁵.

L'espace, ainsi dimensionné, devient produit de l'activité sociale. En le mesurant, l'Homme se laisse pénétrer par le monde et pénètre l'espace ainsi produit. Entre l'Homme et son espace, il y a interpénétration. L'étude anthropologique de la perception de l'espace urbain constitue une voie royale de l'appréhension du rapport

G. Bachelard : Poétique de l'Espace

H. Lefèbre : La Production de l'espace

F. Paul-Lévy et M. Ségaud : Anthropologie de l'espace

que l'Homme en situation citadine entretient avec le monde.

2 - L'autre et le semblable

Dans un ensemble H.L.M. de la périphérie d'une grande agglomération, l'étude de la perception des espaces urbains confronte l'ethnologue à des problèmes particuliers que les terrains traditionnels lointains ne laissaient pas entrevoir. Plus qu'un simple problème d'adaptation d'une méthode, c'est la définition même de l'objet de recherche qui est ici en question.

A 10 minutes du centre-ville, dans l'horizon immédiat de la cité, le chercheur découvre ces "lieux d'exclusion" ou encore ces "quartiers de haute insécurité". Cet état de fait pose le problème de l'appréhension du terrain. Doit-on considérer ces ensembles H.L.M. comme éminemment exotiques et, tout en mettant en question les qualificatifs développés par les médias, étudier les banlieues comme un ailleurs géographiquement proche ? Doit-on, à l'inverse, prendre en compte l'extrême proximité socio-spatiale entre "ces gens" et le chercheur ?

Les thèmes de "la relégation", de la "violence quotidienne", les rubriques régulières d'émissions télévisées ou les articles de la presse écrite semblent faire apparaître dans les grands ensembles des dynamiques sociales singulières. Plus que d'être traversés par les caractéristiques structurelles de la société globale, ces blocs d'immeubles semblent être le lieu d'expression privilégié d'une violence inégalée ailleurs. Parallèlement, les comptes rendus des actions de réhabilitation et de prise en charge des habitants par eux-mêmes dans le but de "s'en sortir" contribuent à faire apparaître ces terrains comme exotiques dans la mesure où s'y déroulent, et y prennent un sens particulier, des initiatives comme nulle part ailleurs il n'en est donné à voir.¹⁶

Dans Les années banlieue, A. Jazouli montre, à travers un rappel historique, à quel point, depuis le début des années 80, les jeunes habitants des banlieues ont développé un véritable lexique d'actions symboliques spécifique. Des rodéos automobiles improvisés sur les parkings aux pillages de centres commerciaux en passant par les opérations d'entraide et autres associations de quartier, des Minguettes à Vaulx-en-Velin, les banlieues

D'autre part, ce qui peut être observé sur ces terrains par l'ethnologue urbain (trajets quotidiens, problèmes d'ascenseur...), les discours qui peuvent être recueillis (problèmes de voisinage, description des caractéristiques urbaines...), tout cela n'est guère éloigné des préoccupations propres du chercheur. De plus, nous l'avons dit, la Z.U.P. fait partie du paysage de l'agglomération. Proche géographiquement, le grand ensemble n'est pas un monde clos. Il est traversé par des dynamiques sociales qui dépassent très largement le terrain délimité par le chercheur. Augé cite, à ce propos, l'exemple des identités de classe qui se construisent au-delà du strict univers de résidence.¹⁷ Il est évident, poursuit Augé, que d'une classe à l'autre, ces identités établissent entre elles des rapports de complémentarité, d'opposition ou de renforcement mutuels. Il existe, par conséquent, entre l'ethnologue et l'habitant - et ce quelles que soient leurs classes d'appartenance à l'un et à l'autre - une part inévitable de critères de référence communs. Il y a, entre enquêteur et enquête, une relative proximité culturelle.

D'un exotisme propre à susciter l'étonnement à une proximité socio-spatiale, le questionnement de l'ethnologue doit s'établir entre un exercice de distanciation et la compréhension d'un milieu qui n'est pas totalement inconnu.

Ce double exercice devient particulièrement ardu lorsque la proximité culturelle entre habitants et chercheur amène ceux-ci à avoir accès aux mêmes registres d'idées reçues sur les grands ensembles. Les prénotions deviennent alors objets d'attention. Il conviendra pour le chercheur, à la fois de les mettre en question et de les intégrer à sa recherche. Il faudra simultanément s'en distancier et comprendre les habitants qui les intègrent à leur discours.

possèdent un univers particulier.

M. Augé : Le sens des autres

Pour conclure, le quartier de la Rabaterie se présente ainsi : une Z.U.P. implantée au nord ouest d'une commune de la périphérie tourangelle très marquée par l'histoire ferroviaire. Classé D.S.Q. en 1989, le grand ensemble, caractérisé par une population très jeune et particulièrement touchée par le chômage, est fortement stigmatisé. Paradoxalement cité inanimée et lieu de délinquance, le quartier n'offre pas à ses résidents l'opportunité d'une situation résidentielle très valorisante. "J'habite à la Rabaterie" n'est guère synonyme de "Je suis un favorisé". Pourtant, parler de son espace de résidence, c'est, d'une certaine façon, parler de soi. La façon de raconter ce qui se passe dans les tours suivant que l'on y habite ou pas, le fait d'exprimer un passé ou un avenir résidentiel, de reporter plus loin le stigmate attaché au quartier, c'est mettre en oeuvre une logique singulière de présentation de soi. Dire que le quartier est inanimé et faire appel à un récit de mémoire pour exprimer la nostalgie des cités cheminotes d'avant-guerre renseigne plus sur l'acteur que sur l'espace lui-même. Ce dernier, nous l'avons vu, n'est pas une réalité en soi mais un moyen d'exprimer une facette particulière de son identité. Nous ne parlerons pas "d'identité spatiale" mais "d'identité spatialisée", exprimée par l'espace. Cet espace approprié, conquis, raconté ou non-dit est au centre de notre propos.

L'espace habité comme moyen d'expression de soi, des autres et du monde, tel est l'objet de notre recherche.

II - Problématique

A - La perception de l'espace habité fait sens aux yeux du résident

L'espace euclidien n'a pas d'existence réelle. Les points, les droites, les courbes... n'existent pas matériellement. Ces outils de définition de l'espace s'organisent en un système cohérent dans n'importe quel lieu de l'univers. Ils n'ont de raison d'être que relativement les uns aux autres. La géométrie est ce qui permet de relier divers éléments dont les positions relatives permettent une perception organisée du réel. Les distances et les positions relatives entre les grandes villes du pays

proposent un modèle simplifié de la géographie urbaine française .

Pourtant, la géométrie euclidienne, si elle propose un modèle du réel particulièrement opérationnel (si opérationnel que la tendance à l'universalité est une de ses caractéristiques principales), elle n'est pas le seul " langage d'espace" . Il existe, par ailleurs, l'espace vécu qui propose une lisibilité du réel différente. Nombreuses sont les expériences sensibles qui montrent que le fait de marcher durant 1 kilomètre en plein désert paraît infiniment plus long que la même distance parcourue paisiblement dans une rue agréable de son quartier. La géométrie euclidienne ne fait cependant aucune différence entre ces deux types de trajets. L'espace vécu (même s'il se nourrit de connaissances euclidiennes rationnelles et globalisantes) propose une lisibilité différente du monde dimensionné.

1 - Comprendre l'habitant

Comment interroger l'espace vécu et perçu par les habitants sans inclure à la réflexion la nécessaire dimension existentielle des individus ? Comment expliquer la démesure de certaines distances évoquées par rapport au kilométrage réel sans parler du vertige éprouvé face à l'apparente infinité de la succession d'immeubles en barres désespérément identiques ?

L'espace perçu par l'habitant ne privilégie en aucune manière les catégories de l'absurde, de l'irrationnel ou du confus. Il ne s'oppose pas à l'espace vrai de l'architecte. Il est, nous l'avons dit, système de signification de la pratique d'habiter. Il s'agit, pour l'anthropologue, d'accorder un statut à des registres qui, sans une démarche compréhensive de l'individu, en serait dépourvue. Ce qui est visé, c'est, au fond, l'expression humaine telle qu'elle se manifeste avant sa conceptualisation par la pensée logique.

Il ne s'agit pas, pour nous, de mettre en évidence des régularités, statistiquement exprimées, de comportements ni de prévoir ces derniers. Ce qui nous intéresse, c'est de les interpréter, d'en cerner les motifs. Nous considérerons l'habitant comme unité de base car il est l'unique porteur d'un comportement significatif. Nous

privilégierons donc l'étude du sujet acteur au cours d'une relation avec son objet - espace de résidence

2 - Une relation sujet -objet

L'espace vécu s'accompagne de l'attribution de valeurs. L'habitant trouve - ou éventuellement ne trouve pas - dans l'assemblage des éléments urbains, l'organisation logique à laquelle il est habitué et qui sert de référence. Il y a compréhension ou rejet de l'objet en fonction des expériences précédentes de l'individu percepteur dit A. Bailly. Il faut donc analyser les relations subjectives de l'homme face à son paysage. Le dictionnaire Larousse définit par paysage "une étendue de pays qui présente une vue d'ensemble". Autrement dit, le paysage est une organisation d'éléments topographiques qui présente à la vue de l'observateur une totalité structurée. Il ne saurait s'agir d'une juxtaposition d'images isolées (Maison, ciel, rues...) sans aucun lien les unes avec les autres. Le paysage est construction.

Il faut néanmoins dépasser la recherche d'images collectives du milieu urbain et conceptualiser la notion de familiarité, les éléments invisibles qui donnent un sens au paysage. Il faut comprendre la nature du lien :

Milieu urbain + Signe = Paysage

Il faut, en fait, connaître ce qu'évoque l'objet pour le sujet et ce que le sujet projette sur l'objet. Nous orienterons, pour cela, notre problématique vers un questionnement en terme de processus de la construction identitaire.

B - Espace et construction identitaire

Nous n'avons pas la prétention de vouloir déceler le "Moi" profond de l'individu, pas plus qu'une quelconque structure inconsciente qui régirait ses actes et

ses propos à son insu. Il s'agit, plutôt, pour nous, de décrire la facette identitaire qui se construit sous nos yeux dans la relation que nous entretenons avec lui. En parlant de son quartier, de ses souvenirs, du logement qu'il occupait peut-être avant son installation ou de ses projets de déménagement, l'habitant se présente lui-même sous un jour particulier. En désignant l'espace, il se présente lui-même.

1 - Espace et identité

La question de l'identité est inséparable de celle de l'individuation, c'est-à-dire de la différenciation de classes ou d'éléments de classes par rapport à d'autres éléments ou classes de même niveau. Pour identifier un ou plusieurs êtres, il faut les distinguer de ce qu'ils ne sont pas. Parallèlement, pour appréhender un être singulier, il faut supposer son identité historique ce qui implique la nécessaire existence d'un schème de l'appartenance dans la durée.

La perception de l'espace en tant que produit de l'activité humaine est donc subordonnée à cette nécessité de l'inclusion catégorielle. En effet, de la même manière que l'adresse figure sur la carte nationale d'identité, dire où l'on habite, d'où l'on est (et d'où l'on n'est pas) c'est contribuer à s'identifier. Parallèlement, l'existence d'une trajectoire résidentielle (même minime, achevée ou seulement projetée) implique une cohérence, une continuité du chemin parcouru. Changer d'adresse n'est pas changer d'identité, c'est lui donner une nouvelle forme d'expression localisée.

La logique des lieux se trouve subordonnée à celle des populations qui les investissent, les quittent, les mémorisent ou les convoitent au fil d'une trajectoire de l'habiter. L'identité, exprimée en milieu urbain, suppose une mise en ordre des multiples éléments qui composent la diversité du paysage citadin.

2 - Représentations spatiales, représentations sociales

C'est à partir du concept de représentation sociale que nous avons choisi de structurer notre réflexion sur l'identité spatialisée.

Les représentations sociales correspondent à une exigence fondamentale de la pensée humaine : la nécessité de se représenter le réel. Quelles que soient leurs formes, les représentations sociales fondent la manière de penser et d'interpréter la réalité quotidienne. Elles sont socialement élaborées par et pour la pratique dans un but de structuration de la réalité. Toujours définies par un contenu, elles sont représentations de quelque chose ou de quelqu'un. Elles ne sont pas un double mais un processus par lequel s'établit la relation sujet -objet.

Donné "en pâture" à la pratique quotidienne des habitants, l'espace du grand ensemble subit ce processus de structuration. Les représentations sociales sont affectées à la pratique de l'espace habité dont elles se nourrissent tout en s'inscrivant dans un cadre hérité des situations spatiales passées. Les modèles anciens jouent donc, dans la constitution de l'identité spatialement exprimée, un rôle organisateur important. Il serait faux cependant de croire que la seule volonté de reproduction quasi mécanique du "chez nous" traditionnel structure l'appréhension des lieux. Il s'agit, bien plus ici, d'une volonté d'adaptation des pratiques d'espaces actuelles à un schéma historiquement déterminé.

Nous ferons une hypothèse générale prenant la forme suivante : L'identité, en tant que double processus d'inclusion / exclusion et de continuité temporelle, implique une représentation des espaces basée sur la reconnaissance du semblable et du différent et structuré par un héritage / projection relatif à l'Habité.

Les 3 hypothèses de travail qui en découlent sont les suivantes :

- Il y a incompréhension, a priori, des formes bâties incompatibles avec les rapports sociaux structurés par le couple héritage / projet relatif à l'habité.
- Il y a présentation spatialement repérable des groupes sociaux co-habitants présentée sur le mode de la distinction eux / nous.
- L'utilisation de l'espace est présentée à partir de schémas issus d'un héritage de l'Habité et des projets d'avenir résidentiel.

III - Méthodologie

A- La parole habitante : représentativité et prise de contact

1 - Le faux problème de la représentativité

L'anthropologue du domaine urbain peut être amené à s'interroger sur le problème de la représentativité des relations nouées avec les habitants. Sur un terrain restreint comme un village ou une micro-société, plus familier pour l'investigation ethnologique, le chercheur peut espérer atteindre une certaine totalité. Lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas ici, de traiter d'une population plus élargie, il peut être amené à se demander combien d'entretiens seront nécessaires et auprès de qui les mener. La question revient alors à se demander qui pourra parler pour les autres. Cette interrogation n'a pas de sens. L'ambition d'une recherche ethnologique est de comprendre des comportements, des fantasmes ou des représentations et non de traiter de manière externe des variables artificiellement isolées. Il est question, ici, de rechercher la manière dont les acteurs font de l'espace, un espace social spécifique. C'est la logique de rapports singuliers qui est interrogée. L'entretien s'analyse comme un événement singulier produit dans une situation donnée. Ce que l'entretien, réalisé en situation urbaine, perd en exhaustivité, il le gagne en intensité. Telle est, dit M. Ségalen¹⁸, la façon que l'ethnologue a de tendre au général.

2 - Les difficultés de l'entretien dans un grand ensemble

Les relations qui, au fur et à mesure du déroulement de l'enquête, s'établissent entre chercheur et habitants apparaissent privilégiées et souvent complices. La prise de contact est cependant parfois bien laborieuse.

M. Ségalen : Nanterriens : Familles dans la ville

M. Ségalen soulignait combien la première approche avec la population d'enquête est particulièrement difficile en milieu urbain. Lorsqu'il s'agit d'un grand ensemble H.L.M., semblable à celui que nous étudions, cette difficulté prend des allures problématiques. En effet, ce type de bâtiment offre l'opportunité de concentrer un important nombre d'appartements en un espace restreint. Il est donc la cible privilégiée des démarcheurs à domicile.

Le prétexte de notre entretien (étudier les habitants du quartier) reste très flou aux yeux des enquêtés et suscite des réticences. La difficulté de prises de contacts devient insurmontable lorsque le chercheur se trouve mêlé, par les hasards du calendrier, aux flots réguliers des prospecteurs, vendeurs d'assurances vie ou d'encyclopédies. Ces derniers se présentent à la porte des appartements en déclarant vouloir faire remplir un questionnaire. Il s'avère ensuite que ce questionnaire vise à leur faire admettre l'urgence d'un remplacement du canapé, du téléviseur ou de la chambre à coucher. Une deuxième catégorie d'enquêteurs est constituée par les envoyés des services sociaux ou de la municipalité. Enfin, nombres de sondeurs d'opinion se présentent aux appartements, traquant les moindres avis, goûts ou programmes télévisés favoris d'une population dont la concentration spatiale est une véritable aubaine. Un seul palier suffit, en effet, pour remplir une dizaine de questionnaires. Comment, dans ces conditions, ne pas susciter l'exaspération d'une population déjà saturée de sondages et d'enquêtes ? Comment ne pas se voir refuser une entrevue ou, ce qui est peut-être pire encore, voir un entretien vivement expédié par un interviewé qui répond comme il a l'habitude de le faire avec la S.O.F.R.E.S. ? Il est en effet déjà arrivé qu'un habitant, à qui nous posions une question nécessitant une réponse complexe, réfléchisse un instant puis réponde : " Ne se prononce pas !".

L'entretien avec un anthropologue ne figure pas en très bonne place au palmarès des "questionnaires amusants". Une interviewée racontait que certains sondages à but commercial lui plaisaient beaucoup. Les questions à choix multiples et parfois les dégustations de produit revêtaient un aspect ludique certain. Quelques phrases échangées avec l'enquêteur lui permettaient ensuite de savoir ce qu'avaient répondu les voisins.

Il n'est rien de tout cela dans un entretien à caractère ethnologique. L'entrevue est plus longue et répétée. Les réponses ne sont pas préétablies et l'enquêteur ne sortira pas de sa mallette des gâteaux apéritifs qu'il faudra goûter et classer par ordre de préférence. Pas question non plus de savoir ce que pensent les voisins.

L'entretien en sciences sociales est, comme le soulignait P. Bourdieu¹⁹, une véritable intrusion dans la pensée de l'interviewé. L'enquêteur a progressivement construit son objet de recherche. Il en a défini les composantes. Il en a déterminé les différentes approches théoriques. Un inévitable décalage, se produit donc, dans la définition de l'objet, d'une part, par l'enquêteur et par l'enquêté d'autre part. Il est nécessaire pour l'analyse de prendre en considération le fait que la réponse de l'interviewé sera une "actualisation forcée" de certaines catégories de pensée. Il ne les aura pas nécessairement préparées et, de plus, elles ne correspondront pas toujours à ses centres d'intérêt, contrairement à son interlocuteur. C'est l'enquêteur qui détermine les modalités de l'entretien. Il engage la conversation et force parfois l'interviewé à parler sur un sujet que ce dernier ne maîtrise pas ou peu. Les termes employés par l'anthropologue lors de la discussion peuvent, eux aussi, ne pas être compris (ou compris différemment) par l'enquêté. L'expression "espace habité", que le chercheur a défini avec précision au fil de ses travaux préliminaires, n'évoque pas nécessairement le même objet pour l'habitant. Celui-ci peut y voir indifféremment l'espace pensé en termes sidéraux (habiter dans l'espace) ou en termes biologiques (espace vital).

Il y a donc, dit Bourdieu, double dissymétrie : Dissymétrie des modalités de l'échange (différence d'intérêt pour les thèmes abordés) et dissymétrie sociale (différence de capital symbolique et linguistique). Il est néanmoins possible de faire varier cette double dissymétrie. Il convient même, lorsque l'on mène une entrevue de la réduire autant que possible.

B - Une pratique d'investigation adaptée

P. Bourdieu (Dir) : La misère du monde

Il s'agira, pour nous, afin de réduire cette dissymétrie, d'agir à la fois sur les modalités d'entrevue, sur le mode de prise de contact et sur le choix des interviewés.

Bourdieu qualifie de véritable "violence symbolique" l'intrusion du chercheur dans les préoccupations de l'interrogé. Il préconise alors la mise en oeuvre d'une écoute active et méthodique. En apparence contradictoire, cette méthode est aussi loin du dirigisme total que du "laisser dire" absolu. Une bonne relation d'entretien s'établit sur le respect et l'ajustement du niveau de langage. Il faut à la fois jouer sur les termes employés et sur le choix des interviewés. La communication doit non seulement être possible mais également enrichissante.

1 - Le choix de nos indicateurs

Le choix des interviewés parmi des personnes de connaissance, des connaissances de connaissance... permet une communication "non violente". La proximité sociale facilite l'adaptation du niveau de langage. La conversation sera plus aisée et les termes abordés auront une probabilité accrue d'être entendus de la même façon par les interlocuteurs. Si cette méthode "boule de neige" reste efficace quant au degré de profondeur obtenu dans les propos recueillis, elle présente cependant un risque majeur. Il est en effet aisé de se laisser enfermer dans un groupe d'amis ou de relation. L'appréhension générale s'en trouve faussée et les entretiens ont de fortes chances d'apparaître très vite redondants.

Une autre méthode, consistant à passer une journée sur le terrain et à frapper aux différents appartements, présente un intérêt important. Un travail préalable sur les fichiers de l'O.P.A.C. permet de prévoir "qui est derrière la porte" et donc de se prémunir d'un éventuel risque d'enfermement dans un groupe d'amis. Les inconvénients d'un tel procédé sont, néanmoins, multiples. Un interviewé nous racontait, à ce propos, une anecdote significative. Les bruits du palier sont familiers. Les locataires apprennent vite à reconnaître le claquement de la porte de l'ascenseur ou le retentissement des sonnettes voisines. Ainsi, lorsque l'on entend sonner à la

porte de l'appartement d'abord, à celle du logement d'en face ensuite, et à sa propre porte enfin, il est à peu près certain d'avoir affaire à un démarcheur. Dès lors, quel que soit l'objet de sa visite, il sera, a priori, suspect. Ce mode d'entrée en relation se prête mal à l'établissement rapide d'un climat de confiance recherché lors d'un entretien anthropologique. La dissymétrie des termes de l'échange a, de plus, toutes les chances de s'exprimer avec violence. Il est très difficile d'adapter d'emblée les modalités de l'entrevue à une personne que l'on n'a jamais vue et qui émet, à l'égard du chercheur, d'importantes réserves.

Afin d'éviter tous ces écueils, nous avons pris le parti de mettre au point une prise de contacts à partir d' "informateurs pertinents". Certaines personnes exerçant leurs professions sur le quartier sont en mesure de nous mettre en relation avec des habitants susceptibles de se prêter, de bonne grâce, au jeu de l'entretien. Ce procédé facilite, entre autre, l'établissement d'une relation de confiance entre enquêteur et enquêtés. Un choix judicieux de plusieurs informateurs pertinents permet de ne pas se laisser enfermer dans un unique cercle de relations, de prévoir un ajustement des termes de l'entretien et, enfin de se démarquer des enquêteurs commerciaux ou des envoyés des services sociaux. Nous avons donc choisi nos informateurs pertinents parmi les concierges d'immeubles, les directrices d'écoles du quartier et des relations que nous y avons déjà liés.

2 - Des méthodes complémentaires

Le recours aux seuls entretiens ne suffit pas à cerner avec précision toutes les dimensions de la parole habitante. Les cinq sens sont les outils de l'ethnologue souligne M. Ségalen. Une observation attentive permet de restituer le discours dans une condition de production révélatrice. En fonction du lieu de l'entretien, le contenu prend un sens particulier. Parler de la géographie du quartier depuis le 14ème étage d'une tour, montrant du doigt, par la fenêtre, les immeubles dont on parle, comme on désignerait les pièces d'un jeu de Légo, n'a pas la même portée qu'un entretien mené au rez-de-chaussée. L'évocation du bout de la rue peut, dans ces conditions, être un

véritable récit de mémoire, plus prompt à la déformation, volontaire ou non, des éléments du bâti. L'observation des conditions de l'entretien, aussi bien que des conditions de vie de l'enquêté doit faire sens aux yeux de l'enquêteur. Les bruits d'avions rappelant la proximité de la base aérienne sont également significatifs. Les odeurs de cuisine dans les cages d'escalier ou d'essence dans les caves transformées en ateliers de mécanique contribuent à constituer un environnement sensitif particulier, significatif de la pratique d'habiter et de la perception du quartier.

Les notes de l'O.P.A.C à l'intention des locataires ou les petits journaux gratuits assurant la promotion de la ville et des réalisations municipales sont également d'un vif intérêt pour l'ethnologue. On y apprend à quel point il est déplorable que les bacs à sable soient pris pour des lieux de défécation canine. On y rappelle que le Grand Mail est bien un espace de promenade et non un terrain vague en attente d'une tranche de construction prochaine ou simplement hypothétique. Ce corpus documentaire, riche en informations ne saurait être négligé.

Il n'y a pas, disait Julien Freund, de bonnes ou de mauvaises méthodes en sciences sociales. Les procédés peuvent être extrêmement divers ; ils sont tous valables s'ils stimulent, par leur fécondité, la recherche et s'ils conduisent à des résultats à caractère scientifique. Rendre compte d'une réalité vécue tel est notre objectif. Notre souci devra être en permanence de susciter des informations sans être dupe de leurs conditions de production. Plus encore il conviendra d'intégrer ces conditions de production à la portée de notre propos.

Une histoire a longtemps circulé dans les couloirs d'université raillant un anthropologue qui cherchait à comprendre pourquoi une lointaine tribu d'Afrique migrait sans cesse vers des terres toujours plus inhospitalières. Il aura fallu longtemps à ce chercheur avant de découvrir qu'en fait la tribu ne cherchait qu'à se débarrasser de lui. Nul doute que ce scientifique n'a jamais existé. Il convient néanmoins, pour nous, de ne pas être cet anthropologue. Nous n'apprendrons de la réalité sociale que ce que notre appareillage méthodologique nous aura permis d'apprendre.

RECITS D'ESPACES

“L’écriture linéaire est un piètre outil d’orchestration” dit C. Pétonnet. Il lui faudrait plusieurs portées pour rendre tous les sons qui résonnent à la fois. Une veuve de cheminot, un jeune ménage, un adolescent d’origine maghrébine... tous cohabitent dans la cité H.L.M. et donnent un sens singulier à leur existence. Chaque point de vue est unique mais tous sont simultanés, interactifs et solidement imbriqués. La question de la transcription des données se pose alors et la compilation des informations se traduit sur le papier par le problème de l’empilement des résultats. Les servitudes du compte-rendu opposent à la simultanéité des événements et à l’aspect dynamique de la réalité sociale les limites de la rédaction nécessairement soumise à la linéarité.

Nous avons pris le parti d’utiliser cette linéarité et de suivre ce mouvement de perpétuelle mise à distance que nous avons pu observer au fur et à mesure des relations nouées sur le terrain. L’Autre, celui qui dégrade le quartier, ce lui qui est responsable de tous les maux, celui qu’il faut selon les cas combattre ou craindre est toujours ailleurs, plus loin. Fil conducteur de notre recherche, il est l’impossible rencontre qui a guidé notre investigation.

I - La stratégie du relogement

C’est dans un intérieur propre, tenu avec soin mais très dépouillé que nous convie Madame Choquet. La salle de séjour contient un mobilier neuf mais sommaire. Une table, quelques chaises, un meuble de télévision et deux ou trois étagères constituent l’essentiel du contenu de la pièce dont la décoration est réduite à son strict minimum. Quelques posters sous verre sont apposés aux murs mais non fixés. De toute façon, dit Madame Choquet, elle et son mari ne pensent pas être là pour longtemps. Arrivés il y a huit mois, le jeune couple (Madame Choquet a 23 ans et son mari en a 25) s’est installé dans un logement des tours “pour débiter”. Elle ne travaille pas encore et lui est ouvrier à l’entreprise Primagaz implantée à proximité

du quartier. Ils ont choisi les H.L.M. parce que "tout est compris et c'est pas cher". Avant d'emménager à la Rabaterie, le couple vivait "dans un truc... c'était pas déclaré, c'était tout petit. Il y avait des souris, c'était vraiment délabré". Le choix de ce F3 des tours R14 apparaît donc comme le produit d'une stratégie résidentielle et, en tout état de cause, comme une situation transitoire et librement choisie.

A - Stratégie sociale, stratégie résidentielle

1 - Un choix judicieux

Madame Choquet est satisfaite de son installation sur le quartier de la Rabaterie. Il a fallu beaucoup d'efforts au jeune couple pour obtenir ce logement : "J'étais allée voir à l'O.P.A.C., mais bon, c'est la mairie de SAINT-PIERRE qui... J'ai pris un rendez-vous puis elle a su m'en donner un, elle a attendu huit mois remarquez. C'est le coup de bol, parce que sinon avec les listes qu'y a.. Bah, il faut se plaindre, sinon on a rien. On est allé voir plusieurs fois quand même avec mon mari et puis finalement..."

C'est en termes tactiques que Madame Choquet appréhende sa situation résidentielle. Elle ne se sent pas chez elle dans ce quartier déqualifié et dégradé mais bon marché et relativement proche du lieu de travail de son mari. Choix judicieux même s'il ne correspond pas aux préférences de l'intéressée, l'appartement de la Rabaterie est une expérience provisoire et parfaitement assumée.

La question du prochain établissement est entourée de précautions. Il se peut qu'ils fassent construire ou bien qu'ils achètent un pavillon "avec un grand jardin". La maison à venir est envisagée conjointement au sort professionnel de son mari. A la promotion espérée correspond le projet d'un établissement définitif en banlieue rurale mais, cette fois, vraisemblablement, en lotissement.

A cette trajectoire projetée correspond un profond sentiment de détachement par rapport à la cité.

2 - Une distanciation par rapport au cadre bâti

Madame Choquet évoque l'espace extérieur en terme de mise hors d'usage et de dérèglement fonctionnel des éléments d'infrastructure. L'espace privatif de l'appartement est, quant à lui, reconnu pratique, en bon état et d'un confort tout à fait acceptable. Ces considérations justifient un repli sur l'espace intérieur. L'opposition intérieur / extérieur est traduite dans le discours par une opposition "chez nous" / "l'environnement". La Rabaterie n'est pas son quartier et elle se défend d'en pratiquer une quelconque appropriation. La cité n'est qu'un environnement dont la jeune femme ne manifeste aucun investissement affectif. La pratique du quartier est d'ailleurs réduite à son strict minimum. Au petit centre commercial de proximité jugé trop cher, elle préfère l'hypermarché Continent plus éloigné mais meilleur marché et mieux achalandé. Entre la banque à Saint-Pierre-des-Corps et les activités de loisirs sur Tours, le quartier est réduit à un simple espace de transit de la même manière qu'il n'est d'ailleurs qu'un lieu d'habitation transitoire. Ici, dit Madame Choquet, "à part mon pain tous les matins, je reste tout le temps chez moi. Je suis toujours enfermée sauf quand je vais faire mes courses à Tours mais c'est tout. Ici, je veux dire, je connais même pas Saint-Pierre presque. Ca vraiment... alors la cité encore moins hein !."

Seules les composantes utilitaires, fréquentées par défaut, apparaissent dans le discours de la jeune femme. Le centre commercial où l'on va faire des courses d'appoint et l'école primaire située au pied des tours constituent l'essentiel des infrastructures du quartier qui soient spatialement repérées. Relégué à la simple qualification d' "environnement", le grand ensemble n'est guère appréhendé que par la constitution de flux visuels correspondant aux déplacements ou au panorama offert par les fenêtres de l'appartement.

"Tout ce que je vois du quartier, c'est l'école en face, c'est tout quoi... Déjà on voit, le problème ici c'est les gens qui cassent tout quoi, quand je vois l'autre jour, quand je suis rentrée ils ont cassé tous les plastiques là..."

Le rapport au quartier n'est pas présenté sur le mode de la pratique mais sur celui du spectacle d'un paysage qui n'évoque qu'un sentiment de détachement. En fait, l'opinion sur le grand ensemble ne prend son sens que par rapport au système des contraintes qui régissent l'accès au logement. Comme le souligne JC. Chamboredon et M. Lemaire, "l'attitude à l'égard du grand ensemble est fonction des chances que l'on a de le quitter, donc du degré de liberté par rapport aux contraintes qui définissent les conditions de logement. Il faut beaucoup de naïveté pour interpréter les réponses aux questions générales sur les grands ensembles sans tenir compte de l'ensemble des contraintes qui régissent l'accès au logement.

Madame Choquet, nous l'avons vu, témoigne d'un mode d'appropriation minimaliste des espaces extérieurs et d'un repli sur soi, sur l'intimité de l'appartement. Ce n'est pas pour autant qu'elle souhaite imprimer durablement sa marque sur l'intérieur du logement. Peu de meubles, pas d'empreinte personnelle tels les clous au mur ou les petits travaux d'aménagement, tout semble indiquer la possibilité d'un départ prochain. Partir n'est cependant pas à la portée de tout le monde. Madame Choquet sait que la construction d'un avenir résidentiel cohérent avec l'avenir professionnel exige une certaine maîtrise du futur. L'apparente ouverture du champ des possibles qui s'offre à la jeune mariée permet de ne pas exclure de hautes espérances parmi lesquelles l'accession à la propriété reste un élément majeur dont l'impossibilité n'est que provisoire. Le détachement par rapport au quartier dont fait preuve Madame Choquet n'est rendu concevable que par cette étendue du champ des possibles.

B - Gens d'ici, gens de passage

1 - Eux et nous

Madame Choquet opère une distinction entre "les gens d'ici", c'est à dire les résidents permanents et définitifs, ceux pour qui quitter le quartier n'est pas envisagé, pas même envisageable, et les "gens comme nous". Dans cette dernière catégorie sont

inclus les jeunes ménages en attente d'une amélioration prochaine du niveau de vie et les quelques étudiants logés çà et là sur le quartier le temps de leur scolarité.

Vis à vis des "gens d'ici", Madame Choquet exprime un respect compatissant. Ils n'ont, analyse-t-elle, "pas toujours eu le choix et ce n'est pas toujours drôle d'habiter dans un environnement pareil". Le stigmatisme et la déqualification attachés à la cité pèsent au fond de la conscience de notre interviewée même si les perspectives d'avenir résidentiel les rendent provisoires et, par conséquent, pense-t-elle, plus supportables. Cette déqualification, Madame Choquet en suppose un poids plus important chez ceux qui restent qu'auprès de ceux qui vont partir. Elle parle du désœuvrement des jeunes, de l'état de misère qui frappe certaines familles, parfois voisines de palier. Cette expression de respect compatissant possède cependant ses limites. L'effort de compréhension effectué par la jeune femme ne doit pas induire de confusion. La défense de soi consiste, dit C. Pétonnet²⁰, à se démarquer des plus pénalisés auxquels on risque d'être assimilé surtout en prenant leur défense.

La présentation du cadre bâti apparaît comme un moyen d'expression de cette mise à distance. L'espace physique devient espace social réifié. Si "ceux d'ici" vivent certes dans un environnement peu valorisant, ils ne font rien pour l'améliorer, souvent même bien au contraire. L'étalage de linge aux fenêtres des tours, les papiers qui jonchent les parties communes et les odeurs de cuisine qui se mélangent en un miasme nauséabond pour se répandre dans chaque recoin de l'immeuble... tous ces éléments, dont la saleté est le thème fédérateur, contribuent à exprimer le fait que Madame Choquet évolue dans un espace qui n'est pas le sien. Pour sauvegarder son identité menacée, elle se débat pour son propre compte et, de peur d'être confondue, elle adopte une attitude de mise à distance systématique. Elle se désolidarise de cet espace physique qui, à ses yeux, marque un espace social auquel elle se défend d'appartenir.

2 - Intérieur-Extérieur

C. Pétonnet : On est tous dans le Brouillard

Le repli sur l'espace intérieur est, pour la jeune femme, le moyen de se soustraire à l'extérieur immédiat. Si la mise à distance systématique des autres résidents est la façon d'appréhender le "dehors", le "dedans" est, quant à lui, tout entier soumis à un effort de conformité à une catégorie sociale supérieure. A la saleté extérieure répond un souci permanent de la propreté intérieure. A la détresse et à la pauvreté environnantes correspond le luxe encore modeste mais prometteur d'une chaîne hi fi en cours de constitution ou du magnétoscope déjà planifié dans les dépenses prochaines. Encore sommaire, l'équipement intérieur est entouré de secret. Il s'agit de ne pas montrer aux voisins que l'on accède progressivement à ce que l'on pense qu'ils n'auront jamais. Le carton de la télé vision a été jeté dans les poubelles du bloc voisin et l'emménagement s'est effectué dans la plus grande discrétion.

La volonté d'accession à un mode de vie que l'on imagine être supérieur à celui des catégories sociales représentées par l'entourage s'accompagne d'un refus frileux de la confrontation. La rupture est, tout à la fois, volontaire et niée. " Les voisins, explique Madame Choquet, on les voit pas, je veux dire, on irait pas comme ça inviter tous les voisins parce que d'abord ça ferait beaucoup (rires) et puis aussi, ils ont pas besoin de savoir comment c'est chez nous hein ! ... et pis... je dis pas qu'ils sont tous malhonnêtes les gens ici mais bon, il y a des trucs (elle montre la chaîne hi fi), c'est pas la peine de... d'exciter la jalousie quoi".

Ces petites gens, parfois voleurs, vraisemblablement peu aisés, que l'on plaint et que l'on blâme dans un même mouvement de compassion mêlée de sévérité, Madame Choquet les connaît peu. Ils représentent l'Autre, celui en opposition duquel on se reconnaît entre soi.

II- Le traumatisme du relogement

A l'intérieur du petit F 2 qu'elle partage avec son vieux caniche depuis 15 ans, madame Tinseau se laisse progressivement prendre au jeu des questions. D'abord impressionnée par le magnétophone qui enregistre tous ses propos, elle parle bientôt plus facilement. Les souvenirs lui reviennent. Vieille habitante de Saint -Pierre-des-Corps, elle a tout connu... ou presque : la gare, l'âge d'or du chemin de fer, les

bombardements, la cité d'urgence et puis le relogement dans le quartier H.L.M. de la Rabaterie.

Son mari était cheminot. Elle raconte le passage de la vapeur au diesel puis l'introduction de l'électricité. Il aurait tant aimé connaître le T.G.V. mais il est mort en 1979. Ses enfants habitent à Paris, alors elle vit seule. Agée, elle ne quitte plus guère le quartier qu'elle connaît bien maintenant. Elle fut dans les premiers relogés à occuper les tours, d'abord au milieu des grues, aujourd'hui au milieu des parkings. Elle a, un temps, cru qu' " ils" allaient faire des rues. Mais il n'en fut rien. " Ils" ont alors rempli les espaces vides avec des parcs de stationnement ou du " gazon pour les besoins des chiens".

L'entretien est, pour madame Tinseau, l'occasion de régler ses comptes avec l'urbaniste, la mairie ou les voisins. L'espace urbain est indissociablement lié à ce qui s'y trouve. Madame Tinseau classe, sectorise, hiérarchise les éléments qui constituent son environnement quotidien en fonction d'une logique qui, peu à peu, s'exprime. Les souvenirs d'une vie antérieure à l'installation dans ce petit F 2 viennent étayer l'avis qu'elle se fait du quartier actuel. Les trajets quotidiens, les rencontres, les amis, les arabes qui font peur et les asiatiques que l'on ne voit pas, alimentent la perception de l'espace urbain.

A - La transplantation des rapports sociaux

1 - Un nouveau cadre

L'ensemble du discours de Madame Tinseau est empreint de la nostalgie de la cité cheminote. Du grec "retour" et "souffrance", la nostalgie tend vers un passé regretté auquel l'imagination aiguisée par les vicissitudes de l'existence actuelle et les contraintes de la réalité prête toutes les ressources de la consolation. C'est un "état de conscience malheureuse" dit Hegel. L'arrivée sur le quartier de la Rabaterie est liée à une nécessité. La mise à la retraite de son mari au début des années soixante-dix a entraîné un relogement dans les tours alors que les pavillons S.N.C.F. récemment reconstruits étaient destinés en priorité aux ouvriers en activité.

Il lui a fallu quitter définitivement ces petites maisons doubles à un étage, toutes semblables et accolées les unes aux autres. S'en était fini des jardins ouvriers attenants à la " villa " et de la proximité de la gare de triage.

Pourtant, Madame Tinseau a, dans un premier temps, accueilli son relogement avec satisfaction. Il y avait encore peu de monde dans la cité et l'essentiel de la population résidente était constitué d'anciens ouvriers S.N.C.F. Les balades dominicales prenaient une allure nouvelle. On n'allait plus se promener dans les jardins mais la nostalgie guidait le pas des promeneurs vers " la loco". Investir un objet en nostalgie demande qu' autour de cet objet soit encore investi une sorte de contexte, de paysage au sens romantique du terme dont les expériences vécues, directement associées à l'objet forment la trame. C'est le cas de la " loco" Monument remarquable à Saint-Pierre-des-Corps, cette vieille locomotive à vapeur de 1935, sauvée de la casse par les cheminots s'est vue installée en 1968 au centre de la Place des Déportés. Tout un symbole! La cité ouvrière communiste de la première heure, la résistance, le parti des fusillés, la bataille du rail... tous ces éléments sont savamment synthétisés dans une installation orchestrée par la municipalité. En se rendant à " la loco", Madame Tinseau et ses amis parlent du " bon temps", non pas seulement l'implication dans le "combat pour la liberté mené par les travailleurs du rail ²¹" mais aussi, et surtout, de la période paisible des rapports cordiaux entre ouvriers du chemin de fer. On passe le long des nouveaux pavillons S.N.C.F., on compare à ce que l'on a connu et on se souvient.

La nostalgie de la vie active ne semble cependant pas avoir entaché la solidarité de ce groupe de retraités dont le relogement est, dans un premier temps, accueilli avec une relative satisfaction. La salle de bain tout confort, les pièces lumineuses, le chauffage central constituent autant d'éléments satisfaisant ces nouveaux retraités qui adaptent leur mode de vie à leur nouveau cadre bâti.

L'euphorie de l'installation cède pourtant bien vite le pas à la crainte puis au repli sur soi. Effet du logement social, les anciens cheminots sont progressivement

rejoins par des populations dont le voisinage, rarement désiré, est parfois perçu comme une véritable menace. Le " noyau des cheminots" explose avec l'arrivée des " arabes" .

Si l'installation dans le grand ensemble avait été marquée par une re -définition de la relation sociale au sein du groupe des cheminots retraités sur un mode nostalgique, elle ne l'avait pas pour autant fait disparaître. Le remplissage progressif de la cité par des populations très hétérogènes et en partie immigrées d'Afrique du Nord marque un nouveau tournant dans la vie résidentielle de Madame Tinseau. Le grand ensemble devient alors le cadre de tous les maux. Les immeubles neufs et modernes deviennent vite des générateurs d'isolement. Madame Tinseau s'en explique en ces termes : "On avait tout, le chauffage, tout ce qu'il fallait, l'ambiance formidable. On s'entendait très bien. Les contacts avec les voisins, voyez-vous, même la concierge... enfin, les gens s'éloignent. Il n'y a plus de contacts. De 1969 jusqu'en ... (silence de réflexion) 1985, 1986, il y avait quand même plus de contacts que maintenant..." Cette rupture datant du milieu des années 80, cette perte du contact, Madame Tinseau l'attribue à une cause unique : l'arrivée des " arabes". " Moi je crois que ça a beaucoup fait l'arrivée d'immigrés, faut dire ce qui est. C'est pour ça que les gens ne sortent plus" justifie -t-elle.

Le " noyau cheminot" peine à trouver ses repères dans l'infrastructure d'un grand ensemble qui peu à peu se peuple d'inconnus. Le "Grand Mail ²²" n'a pas remplacé les jardins ouvriers. Qualifié de grand vide, il est perçu comme parcelle à bâtir n'ayant pas été construite. L'ascenseur apparaît comme un lieu de rencontres privilégié. On se côtoie, on se dit bonjour, mais guère plus. La brièveté des contacts et surtout l'absence de contrôle que l'on peut exercer sur lui (promiscuité forcée, brièveté, absence du choix de l'interlocuteur...) cadre mal avec l'établissement de "véritables contacts". L'ascenseur est le lieu des banalités cordiales. C'est le point d'expression privilégié des rapports codifiés. Ce lieu de proximité spatiale est parallèlement celui où l'on va maintenir de la manière la plus stricte la distance

Le Grand Mail est un axe de circulation piétonne qui traverse le quartier d'est en ouest. Aménagements paysagers et aires de jeux le destinent à être un lieu de rencontres et de promenades à l'intention des habitants du quartier

sociale.

“ On ouvre la porte, hop ! Il y a quelqu’un. On rencontre n’importe qui. Je ne suis pas raciste alors je m’en moque complètement. Il y a quelqu’un “ Bonjour ! ” . Ca, c’est un principe. Je rentre, je dis bonjour, même si je ne connais pas. Il n’y a que dans l’ascenseur que l’on peut avoir un peu de contact. On a le temps de dire “ Il fait beau aujourd’hui ” ou “ Vous allez bien Madame ? ” .

On a, en réalité, le temps de faire preuve d’une amabilité polyvalente propre à entretenir avec n’importe qui des relations courtoises mais distantes ne dépassant que rarement le cadre des considérations météorologiques.

L’espace bâti n’a pas connu de modification marquante depuis son inauguration. En fait, la transformation de la structure sociale a amené une variation de la perception spatiale. Du moderne à l’inhumain, le grand ensemble n’a subi qu’une évolution de sa composition démographique. L’espace apparaît donc bien plus ici comme moyen d’expression et de visibilité d’une modification des rapports sociaux que comme le véritable responsable de cette mutation.

2 - La dissolution du noyau cheminot

La composition sociale du grand ensemble de la Rabaterie doit la majeure partie de ses caractéristiques à la succession et à la superposition des politiques de peuplement émanant de divers organismes décisionnaires. La municipalité est réservataire de 40 % des appartements du parc de l’ O.P.A.C. mais son seul pouvoir est de préparer et de présenter les dossiers des demandeurs qu’elle a pré -sélectionnés à la commission départementale d’attribution. Cette commission statue sur les dossiers présentés par les différentes instances réservataires (mairie, Caisse d’Allocations Familiales, Préfecture d’Indre et Loire...). La gestion des attributions de logements est donc soumise à différents ordres de pouvoir ce qui tend à bouleverser les volontés “ d’équilibrage ” des populations résidentes. La commission établit, en fait, une péréquation entre les différentes demandes. Le résultat de cette opération est la constitution d’une population résidente formée d’échantillons de la population globale sans que l’on puisse dire qu’aucune catégorie ne soit réellement sur -

représentée. Les classes moyennes et quel ques représentants des classes supérieures occupent majoritairement les immeubles en accession à la propriété. Les classes populaires se répartissent dans les immeubles du parc locatif sans pour autant que l'on puisse distinguer des bâtiments plus spécifiquement réservés à tel ou tel groupe social. Les anciens cheminots côtoient les jeunes ménages en transit ou les familles maghrébines. Majoritaires dans les premiers temps, les cheminots ne forment très vite plus qu'une catégorie parmi d'autres, disséminée dans la cité au hasard des processus d'attribution des logements.

Aucun groupe n'étant réellement majoritaire, aucune forme de sociabilité, aucun style de vie ne se voit, de par ses capacités numériques, autorisé à imposer ses normes à l'ensemble du quartier. Le "noyau cheminot" disparaît comme par l'effet d'une dissolution. Madame Tinseau s'en explique en ces termes : " Alors sont arrivés des gens... enfin certains étaient très bien hein, je dis pas, on avait beaucoup de contacts. Bonjour Madame comment ça va... bon... Mais, c'est qu'on était plus vraiment chez nous, on se sentait plus entre nous. Et puis, bon ,comme je vous disais tout à l'heure, sont arrivées des personnes étrangères mais ça hein..."

Du semblable à l'arabe, le voisin de palier change de statut. Il devient l'Autre.

B - La question de l'altérité

La définition de cet Autre revêt pour Madame Tinseau une dimension particulière empruntant tout à la fois au registre de l'indicible et de l'expérience sensible. Entre le visible et l'invisible , entre le mystérieux et le raisonné, l'altérité évoquée par notre interviewée rappelle, par bien des aspects, la figure romanesque du Horla.

1 - Alter ego ou Ego Alter ?

"On a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas" écrivait G. de Maupassant à propos d'un être insaisissable, invisible et cruellement présent qui hantait la vie d'un héros de l'une de ses nouvelles. Le Horla, car tel était son nom, ne

se manifestait que par quelques actions en elles -même très ordinaires. Sa véritable activité n'était pas de son fait. Il était agité plus qu'il n'agissait. C'est la peur qu'il inspirait qui donnait sens à ses actes. Cet être réellement mystérieux et proprement inconcevable faisait se heurter la connaissance aux limites de la raison. A la fois tout autre que l'Homme, il était aussi son double et son prétendu successeur sur Terre. Alter ego mais également ego alter, le Horla guidait les actions de celui à qui il se manifestait par la peur qu'il lui inspirait.

Bien plus qu'un simple personnage de nouvelles, le Horla pose la question de la définition de l'altérité. Il a, un temps, été admis que des chimères de ce type ne s'adressaient qu'aux sociétés primitives ou anciennes. On a un temps cru que la raison avait à jamais maîtrisé ces peurs infondées qui dissuadaient les enfants de s'enfoncer dans la forêt ou les navigateurs de dépasser la ligne d'horizon. Il existe pourtant une forme moderne de ces craintes irraisonnées; le Horla n'a pas été balayé par le progrès. Le mal de vivre dans les grands ensembles, l'insécurité, la violence, la délinquance et tous ces "fléaux de la ville moderne" qui s'abattent sur les cités H.L.M. "à problèmes" constituent, aux yeux de madame Tinseau, autant de raisons d'avoir peur de l'Autre. Le Horla n'est pas mort, il est là, dans ces immeubles, invisible, insaisissable, effrayant. L'Autre, construit et intériorisé par tous, concentre ce que chacun a pu imaginer de pire et en retour, le terrorise.

2 - La figure de l'Arabe

Le climat de méfiance qui a suivi l'entrée des immigrants sur le quartier a, pense Madame Tinseau, engendré un repli sur soi des habitants plus anciens. Les "arabes" ont développé sur le quartier un mode d'utilisation de l'espace peu compatible avec le désir de reproduction des relations sociales caractérisant le "noyau cheminot". Bruyants, omniprésents, les jeunes algériens se sont appropriés les espaces publics d'une manière incompréhensible pour les anciens cheminots. Les matches de street ball improvisés sur les parkings, les démonstrations de scooter sur le Grand Mail et les tags sur les façades s'accordent mal avec les balades dominicales. Les derniers jardins ouvriers qui jouxtaient encore le quartier ont été remplacés par une piste de

bi-cross sur laquelle " ils ne font même pas de bicyclette".

Les marques visibles de l'appropriation des lieux par les immigrés constituent autant de menaces pour les retraités du chemin de fer. Différente, la figure de l'immigré inspire une crainte non dissimulée. " Vous m'enregistrez, ça m'ennuie de vous le dire mais ça vient du fait que... enfin, sont arrivés des personnes heu... étrangères" déclare Madame Tinseau d'une voix presque imperceptible. Le centre commercial, poursuit - elle, " c'était très bien avant mais là... quand on y voit certains maghrébins, on se sent surveillé, on est pas tranquille."

Figure impersonnelle, l'Arabe symbolise les pires exactions possibles ou simplement envisageables. Les actes de petite et moyenne délinquance perpétrés sur le quartier par les jeunes maghrébins prennent dans la bouche de Madame Tinseau la forme d'un récit imaginaire empruntant tout à la fois aux catégories de l'énorme, de l'affreux, de l'incroyable. L'idée selon laquelle une " marée d'arabes" avait littéralement " mis à sac" le centre commercial, l'existence probable de réseaux souterrains de prostitution dans les caves... tous ces récits, toutes ces anecdotes renvoient à un être nouveau et mystérieux dont les manifestations visibles ne sont que les épiphénomènes d'une vie monstrueuse et cachée. Madame Tinseau ne va jamais au centre commercial et ne descend pas plus dans sa cave. Elle constate la détérioration de sa boîte aux lettres, elle entend le bruit dans les cages d'escalier, apprend les nouvelles par un voisin et reconstruit ces éléments en un tout cohérent. Madame Tinseau construit une altérité qui, une fois objectivée, lui inspire un effroi bien réel.

"Les gens sont méfiants" dit-elle mais qu'importe, l'Autre est là et Madame Tinseau sait qu'il lui survivra. Figure construite et fantasmée, l'immigré présenté par Madame Tinseau s'incarne dans les jeunes beurs que l'on peut rencontrer aux pieds des immeubles.

III - Né ici

C'est dans le hall encombré et bruyant d'une tour du bloc de l'Aubrière que l'on peut faire la connaissance de Miloud. Assis sur les marches de l'escalier, dans un calme très relatif, il se prête volontiers au jeu de l'entretien. Il serait tout à fait erroné

de croire qu'il ne s'agit pas d'un lieu très approprié pour une entrevue. Miloud est là "chez lui" rappelle-t-il à plusieurs reprises. Si le choix de l'appartement qu'il habite est le résultat hasardeux d'un placement municipal sur lequel il ne s'étend pas, il en est tout autrement de la considération qu'il porte au quartier en général et aux espaces extérieurs en particulier. "Ma mère m'a accouché là" déclare-t-il en désignant les immeubles d'un geste circulaire. Une partie de ses journées et la quasi totalité de ses soirées se déroulent ici, au pied des tours où il rencontre "les jeunes qui sont sans profession et qui ne travaillent pas". Il reste parfois jusqu'à 4 heures du matin à discuter avec les copains en fumant quelques joints. De toute façon, constate-t-il, il n'y a "que ça à faire". Miloud est sans emploi. Cuisinier de formation, il est au chômage depuis qu'il a quitté le lycée professionnel de Saint-Pierre-des-Corps. Son père, grutier, sa mère, sans profession, sa grande sœur et ses 4 jeunes frères partagent avec lui un logement des "barres du bout".

A- Entre relégation et contrôle de la cité

1 - Comme un sentiment d'assignation à résidence

"Ils nous ont tous mis là" déclare Miloud en évoquant ses oncles, ses tantes et ses cousins disséminés sur le quartier. A plusieurs reprises ses propos laissent échapper un sentiment de relégation. "Ils ont mis tous les immigrés ici et pis maintenant, tous les immigrés ils ont atterri ici donc c'est pour ça qu'on est tous là" martèle-t-il. L'O.P.A.C. est présenté comme une instance suprême gérant, administrant, dirigeant toute la vie du quartier, de l'attribution des logements à la couleur des peintures murales. "Il" a décidé de l'adresse de chacun. "Il" est responsable de la forme des infrastructures bâties.

C'est, en fait, tout le procès des politiques d'attribution des logements et des opérations de réhabilitation qu'opère Miloud à travers son expérience "de l'intérieur". Les luttes d'influence, les incohérences des politiques de réhabilitation du quartier échappent à notre interviewé pour qui le montage institutionnel de gestion du grand

ensemble est une grande inconnue. Le passage d'un programme Z. U.P. jamais achevé à l'opération Z.A.C. dans les années 70, la co-gestion des sociétés immobilières d'économie mixte Touraine Logement et O.P.A.C sont autant d'éléments que Miloud ne maîtrise pas. Lui, il connaît la "réalité". C'est à partir d'une vision topologique du quartier qu'il reconstruit un modèle cohérent de la dimension administrative de son cadre de vie. A ses yeux, L'O.P.A.C domine la gestion du cadre bâti et les associations de quartier "qui travaillent avec la mairie" sont chargées de l'harmonisation des relations humaines au sein de cet espace qui est le sien. De l'espace physique à l'espace social, le quartier, pense Miloud, est administré de l'extérieur. Activités ludiques ou travaux de réfection, aménagement du cadre de vie ou animation de la cité, tous ces éléments sont appliqués au quartier de manière externe. Faire de la Rabaterie son quartier devient, pour Miloud, une question d'expression identitaire.

2 - Le quartier "comme sa poche"

Entre un espace et une vie sociale qui s'y développe il y a l'Appropriation ; c'est à dire un usage qui varie selon les individus. " Il n'y a pas d'espace de pratique mais des pratiques d'espace" dit Y. Chalas. "Les habitants négligent, déforment ou grossissent la réalité matérielle de leur quartier. Du plan au vécu, la ville subit une transformation qui n'est ni mensonge, ni illusion mais signification de la pratique d'habiter : c'est l'Appropriation". Celle-ci est non seulement marquage mais également transformation, adaptation pour soi d'un espace par les habitants qui l'investissent. Elle est rendue visible par divers éléments tels les graffitis sur les murs, les sentiers de boue traversant les pelouses et marquant les trajets habituels... mais la partie cachée est la plus importante : c'est l'imaginaire. C'est dans cet imaginaire que se trouvent la signification de l'acte d'habiter, le sens de l'appropriation, le sens de cette adaptation de l'espace à un mode de vie. L'espace imaginé est l'invisible intermédiaire entre l'espace perceptible et la vie sociale. L'espace image est donc plus

qu'un simple double, plus qu'une copie déformée de la réalité. L'imagination apparaît comme un véritable dynamisme organisateur. Un espace ne peut avoir de sens que s'il est imaginé par celui qui le pratique. L'imagination de Miloud reconstruit une cité dans laquelle il fait sienne chaque composante de l'infrastructure.

L'omniprésence de l'O.P.A.C., si elle reste bien réelle, revêt néanmoins aux yeux du jeune "beur", une dimension toute particulière. Véritable danger pour sa liberté, l'O.P.A.C est l'invisible instance qu'il faut combattre sur son propre terrain. Miloud se valorise en déclarant connaître les moindres recoins du quartier. Il plaisante sur les gens de l'office H.L.M. qui, pense-t-il, "ne mettent jamais les pieds dans le quartier sinon ils mettraient pas toutes leurs conneries dans leur petit journal"²³. De "placé là", Miloud retourne la situation en déclarant "être de là". Il donne ainsi un sens nouveau à sa situation résidentielle. L'essentiel de sa démarche d'appropriation se situe dans son registre d'évocation des événements. En se présentant comme un enfant de la cité, connu et reconnu, il devient acteur de sa situation. La Rabaterie devient son quartier et non plus le lieu de la domination d'un organisme H.L.M. tout-puissant sur ses locataires.

Les lieux sont re-qualifiés et le détournement quasi systématique de leur fonction originale devient enjeu d'expression identitaire. Ainsi, rares sont les éléments d'infrastructure dont les appellations officielles sont usitées par Miloud. Le bloc dit des Jeux d'Eau devient les "Barres du bout" et le Grand Mail le "terrain vague". "C'est comme ça que les jeunes du quartier l'appelle" justifie Miloud.

De la même manière, les parkings sont investis quotidiennement pour des parties de street ball. Le terrain de sport ne sert en réalité que dans le cadre des activités encadrées par la Maison de Quartier dont l'ambitieux objectif est de faire découvrir aux habitants "toutes les potentialités de leur quartier". Ces potentialités, Miloud les connaît et les utilise dans une volonté affirmée de détournement. "Quand ils ont vu qu'on faisait du bi-cross sur le terrain vague, ils ont tout de suite voulu faire une piste

L'O.P.A.C. distribue gratuitement un petit fascicule à tous les habitants du grand ensemble dans lequel se trouvent des informations diverses concernant principalement la vie pratique des habitants et une présentation des diverses réalisations de l'organisme H.L.M.

de V.T.T... bon, c'est très bien mais s'ils nous avaient demandé on leur aurait dit, c'est pas la peine... Autant nous donner la tune (rires)!"

Les "jeunes du quartier", pour reprendre les termes de Miloud lui-même, utilisent le cadre de vie d'une manière singulière qu'aucune opération d'aménagement, fût-elle la plus judicieuse, ne semble pouvoir canaliser.

B - Entre ethnicité et territorialité : définition de l'autre et affirmation d'une identité

Ce fort sentiment d'être chez lui, Miloud l'exprime également dans sa vision de l'altérité. Il y a, dit-il, deux grandes catégories de personnes sur le quartier : les français et les arabes. Miloud, est-il besoin de le préciser, se situe lui-même parmi les arabes. Né en France, de nationalité française, il n'a connu "le bled"²⁴ que grâce à quelques voyages estivaux à l'occasion desquels il est allé en famille chez un oncle resté là-bas. Miloud parle du bled en terme de "voyage" ou de "vacances". Il n'est nullement question pour lui de "rentrer au pays". Le mythe du retour ne fait plus recette et la dimension ethnique de l'identité de Miloud s'inscrit dans une logique territoriale relative à son quartier.

Les arabes sont plutôt dans les "barres du bout" mais également dans les tours car, explique Miloud, les appartements sont plus grands et susceptibles d'accueillir des familles maghrébines plus nombreuses que les autres. Les français sont plus dans les "bâtiments neufs" parce que "là bas, ils peuvent devenir propriétaires". Les asiatiques sont "un peu partout", mais, constate-t-il, "on ne les voit pas". Ainsi réalise-t-il, de manière relativement précise, une cartographie ethnique du quartier. A celle-ci, s'associent des considérations d'ordre territoriales. Des liens de solidarité semblent se lier au sein des sous-ensembles spatiaux de la cité. Miloud parle de ses copains des "barres du bout" avec lesquels il a lié depuis de nombreuses années des rapports d'amitié qu'il pense solides, justifiés par le fait qu'ils ont grandi ensemble. Il

Derrière ce terme générique les jeunesbeurs du quartier désignent la ville d'origine de leur famille. Ici, comme dans la majorité des cas, il s'agit de Mostaganem.

entretient également des relations avec "ceux du 12"²⁵. Le "24" suscite, quant à lui une certaine méfiance. "Ils sont sympas mais un peu chelou sur les bords" commente-t-il. Les exactions diverses qui ont lieu sur le quartier leur sont facilement attribuées. Ainsi, peu de temps avant notre première entrevue avec Miloud, un scooter a vait été volé sur "la dalle"²⁶ et l'hypothèse avait été retenue d'un commun accord entre les "gars du 12" et ceux "des barres du bout" qu'a cette heure l'engin était déjà en pièces détachées dans les caves du 24. Les relations restent néanmoins cordiales en tre ces différents micro-groupes et il n'est pas rare qu'une fédération ait lieu face à une entité extérieure. Oubliant alors les distinctions au sein du grand ensemble, les "jeunes de la Rabat", toutes distinctions ethniques ou de bloc de résidence confon dues, s'opposent globalement aux "gars du Sanit"²⁷ exprimant, dans ce cas, une grande cohésion. Nous assistons, ici, à l'expression d'une identité que, à l'instar d'Evans -Pritchard, nous pourrions qualifier d'identité à emboîtement. Divers micro-groupes constitués s'opposent au sein même d'une unité territoriale mais sont susceptibles de se fédérer face à une autre entité ressentie comme extérieure. Il serait néanmoins abusif de considérer que la vie sociale des jeunes habitants du quartier soit ponctuée d'affrontements physiques collectifs. L'essentiel de la situation décrite se situe dans le discours et la représentation. Il s'agit plus d'un mode d'expression de la dualité identité / altérité que de la défense armée d'un territoire.

En fait, ethnicité et territorialité sont les deux éléments que Miloud et les autres jeunes du quartier sont susceptibles de partager. Il y a alors mobilisation de ces deux catégories en vue de structurer la définition d'une altérité et donc, conjointement,

Il s'agit d'une des 5 tours R 14 qui tire cette appellation du fait qu'elle est située au 12 de la rue de L'Aubrière, une des rares voies de circulation routière qui traversent le quartier.

Sous le terme de dalle, Miloud désigne l'extrémité sud du Petit Mail, espace bétonné assurant la liaison entre le centre commercial et les immeubles en accession à la propriété.

Il s'agit des jeunes habitants du quartier du Sanitas, grand ensemble comparable à celui de la Rabaterie mais situé à quelques kilomètres, sur la commune de Tours.

d'une identité.

CONCLUSION : LA CONQUÊTE DE L'ESPACE OU L'ESPACE PUBLIC COMME ENJEUX D'EXPRESSION IDENTITAIRE

La perception du cadre de vie est significative de la relation que l'habitant lie avec son habitation et particulièrement du mode d'accès au logement. Une méconnaissance ou une critique systématique exprime une volonté de détachement par rapport au cadre bâti. Dans ce cas, la vie est ailleurs, dans le souvenir d'une existence ouvrière conviviale et chaleureuse ou dans l'avenir et l'espoir d'accéder prochainement à la propriété. Inversement, une bonne connaissance et un fort investissement des éléments du lieu sont significatifs d'un attachement voulu ou simplement assumé au grand ensemble. Le conformisme frustré du jeune beur habitant un quartier dégradé qu'il ne peut quitter se transforme en une appropriation active et volontariste du quartier.

La dualité avant / après structure la pratique du cadre de vie. Lorsque l'après se situe ailleurs, hors du grand ensemble, la fréquentation et l'investissement du quartier sont minimalistes. Le repli sur l'intimité du logement et la pratique du cadre plus global de l'agglomération urbaine dans son ensemble sont significatives d'un avenir résidentiel extérieur à la cité. Lorsque le futur est projeté hors du grand ensemble, la pratique spatiale, par un mouvement d'anticipation, déborde le cadre du quartier pour s'étendre à la ville-centre ou, plus généralement, à l'ensemble de l'agglomération urbaine. Au contraire, l'improbabilité d'une mobilité résidentielle et l'impossible survivance d'un avant se traduisent par un unique repli sur soi. L'espace est abandonné aux autres et seules la promenade du chien, la visite à une voisine de palier ou la levée de la boîte aux lettres constituent une pratique du quartier.

Plus le repli sur soi est affirmé, plus l'espace concédé à l'Autre est important et moins il peut être donné à voir de "stratégies de gestion" de cette altérité. Le repli résigné de Madame Tinsseau s'accompagne de la définition d'un Autre terrifiant, omniprésent et incontrôlable. Le repli sur l'intimité du logement détaché des contingences d'un environnement provisoire qui caractérise Madame Choquet s'accompagne de la définition d'une altérité certes nuisible mais dont l'action est

avant tout auto-destructrice (n'est-ce pas, en effet, leur propre cadre de vie que les "gens" dégradent ?). Ce caractère auto-destructeur rend l'Autre absurde et vain. Inversement, un fort investissement du quartier, comme celui exprimé par Miloud est accompagné d'une logique de perpétuelle mise en équilibre de l'opposition identité / altérité. Le principe des "emboîtements" permet une assimilation de l'Autre en accord avec le fort investissement du quartier qui caractérise Miloud.

Beau ou laid, connu ou inconnu, sécurisant ou "mal famé", l'espace habité est un moyen d'expression de soi et de son rapport au monde. Mais il est, tout à la fois enjeu d'expression identitaire. Trouver les tours laides, dégradées ou obsolètes peut constituer un moyen d'exprimer un départ prochain. Encore faut-il que ce départ soit possible. Critiquer le grand ensemble, en manifester un détachement, c'est déjà préparer le départ en imagination. Parler de son espace de résidence, c'est parler de soi et s'impliquer dans un rapport au monde.

BIBLIOGRAPHIE

- G. Althabe – C. Marcadet – M. de la Pradelle – M. Sélim : Urbanisme et enjeux quotidiens - Paris, L'Harmattan, 1993
- M. Augé : Pour une anthropologie des mondes contemporains - Paris, Aubier, 1994
- M. Augé : Le sens des autres, actualité de l'anthropologie - Paris, Fayard, 1994
- C. Bailly : La perception des espaces urbains - Paris, Centre de recherche d'Urbanisme, 1977
- P. Bourdieu (Dir) : La Misère du monde - Paris, Seuil, 1993
- R. Boudon (Dir) : Dictionnaire de la sociologie - Paris, Larousse, 1989
- M. de Certeau (de) – L. Giard – P. Mayol : L'invention du quotidien - 2 Habiter, cuisiner - Paris, Gallimard, 1994
- Y. Chalas - Torgue : la ville latente, espaces et pratiques imaginaires - Paris, Editions du champ urbain, 1979
- J-C. Chamboredon – M. Lemaire : Proximité spatiale et distance sociale, les grands ensembles et leur peuplement - Revue Française de Sociologie, XI, 1970
- R. Cresswell : Eléments d'ethnologie - Paris, Armand Colin, 1975
- F. Dubet – D. Lapeyronnie : Les quartiers d'exil - Paris, Seuil, 1992
- G. Duby (Dir) : Histoire de la France urbaine - Paris, Seuil, 1981
- Y. Grafmeyer - Bandier - Debout - Fanger : La Ville - Paris, Hatier, 1979
- Y. Grafmeyer et I. Joseph : L'Ecole de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine - Paris, Saint-Martin, 1979
- Y. Grafmeyer – F. de Singly : Sociologie urbaine - Paris, Nathan, 1994
- U. Hannerz : Explorer la ville - Paris, Edition de Minuit, 1983
- A. Jazouly : Les années banlieue - Paris, Seuil, 1992
- Le Corbusier : La Charte d'Athènes - Paris, Edition de Minuit, 1987
- H. Lefebvre : La production de l'espace - Paris, Anthropos, 1986
- K. Lynch : L'image de la cité - Paris, Dunod, 1969
- F. Paul-Lévy – M. Ségaud : Anthropologie de l'espace, Paris, Centre Pompidou, 1983
- C. Pétonnet : Espaces habités, ethnologie des banlieues - Paris, Galilée, 1982
- C. Pétonnet : On est tous dans le brouillard - Paris, Galilée, 1985

M. Pinçon : "Habitat et modes de vie - La cohabitation des groupes sociaux dans un grand ensemble H.L.M". - Revue Française de Sociologie

M. Roncayolo – Th. Paquot (Dir) : Villes et civilisation urbaines XVIII ème - XX ème siècles - Paris, Larousse, 1992

M. Ségalen : Nanterriens, les familles dans la ville. Une ethnologie de l'identité - Presse Universitaire du Mirail, 1990

L. Wittner : "De l'image de la violence à la violence de l'image" - Les annales de la recherche urbaine, n°54, 1993

Annexes

Les entretiens reproduits en annexes ont été menés au cours de l'année universitaire 1994 -1995. Nous retrouverons ceux qui ont permis de déterminer nos trois "figures". Certains propos exploités au cours de l'analyse ne transparaissent pas dans la retranscription des entretiens. Paroles échangées hors micro, réflexion spontanées lancées dans l'entrebâillement d'une porte, l'entrevue déborde l'entretien, l'affine et l'enrichit. Il eût été dommage de limiter l'utilisation de nos ressources documentaires au seul jeu des questions -réponses.

ENTRETIEN N° 1

LOGEMENT: appartement n° 309. (F3).

AGE: 23 ans.

SEXE: féminin.

PROFESSION: sans travail.

NATIONALITE: française.

PERSONNES DANS LE LOGEMENT: elle et son mari, ouvrier chez primagaz à SAINT-PIERRE DES CORPS, âgé de 25 ans, de nationalité française. Pas d'enfant.

QUESTION : Pouvez-vous me raconter une journée ordinaire à la Rabaterie ?

REPONSE: Bah, le matin je vais chercher mon pain à 11 heures et je rentre ; terminé ! Tout ce que je vois, c'est l'école en face et c'est tout. Je sors pas ici. Quand je dois sortir, je vais à TOURS. Parce que ici, je veux dire, des fois je vais là bas parce qu'il y a la banque à SAINT-PIERRE centre, mais c'est tout. Il y a rien, je veux dire à TOURS. Parce que, les grosses courses, je les fais à Mammouth, je les fais pas là, parce que c'est beaucoup trop cher. Ici c'est pour dépanner ; le pain, les machins comme ça, mais sinon... oui, en fait je continue à aller à Tours comme on faisait avant avec mon mari parce que on avait un appartement vers le centre.

QUESTION: Vous les faites quand les grosses courses ?

REPONSE: En principe, c'est le samedi. Mais sinon ici, enf in, à part mon pain, tous les matins... Je reste tout le temps chez moi. Je suis toujours enfermée, sauf quand je vais faire mes courses à TOURS, mais c'est tout. Ici je veux dire, je connais même pas SAINT-PIERRE presque. Ca vraiment...

QUESTION: Et, vous n'avez aucune activité dans le quartier ?

REPONSE: Non, il y a les jeunes qui gueulent, c'est tout ce qu'on entend. Si, j'entends les petits gamins là bas, qui chantent et c'est tout.

QUESTION: Vous ne sortez donc pas dans le quartier ?

REPONSE: Non, pas du tout. Non... Non, ce que je trouve bien, c'est les appartements, c'est tout. Bon, le problème, c'est le dehors. C'est vraiment pourri. Je sais pas si vous avez pris les escaliers en montant ? (oui) Déjà, on voit. Le problème, ici, c'est les gens qui cassent tout quoi, je veux dire, on peut rien... Moi, je vois ce matin, je partais pour aller chercher mon pain justement, ils ont cassé toutes les... les plastiques, là, vous savez aux portes. Je... j'ai voulu aller pousser, hop, tout est tombé. Tout est cassé, c'est complètement délabré. Et, c'est sans arrêt, l'ascenseur est toujours en panne, l'autre jour, je suis restée coincée. On a bloqué les portes, c'est toujours comme ça. Ils mettent des trucs entre pour coincer l'ascenseur. Comme ça, les gens, ils restent dedans. C'est leur passe-temps. J'emprunte les escaliers, surtout que je suis qu'au deuxième, alors, je préfère. Je prends les ascenseurs... seulement quand je peux pas faire autrement, que je suis chargée ou...

QUESTION: En fait, la seule chose que vous faites, c'est aller chercher votre pain !

REPONSE: Oui, à Atac. J'y vais et je reviens, c'est tout. Je vois que ça. Non, parce que, quand on a des choses à faire, on va à TOURS, parce que ici, je veux dire y a rien. C'est tout.

QUESTION: Quand et par quelle occasion êtes-vous arrivée à la Rabaterie ?

REPONSE: Je suis arrivée, tiens, ça fait un an qu'on est là depuis le premier janvier. Et on a attendu huit mois déjà. Parce que bon, on vivait dans un truc, c'était pas déclaré, c'était avec les souris, c'était vraiment délabré. On a pris le premier truc venu. Bah, on est bien tombé remarque. C'était propre, il n'y avait pas... Pis bon, les

H.L.M., tout est compris, c'est pas cher. Alors bon, pour débiter c'est pas mal. On est allé à la mairie. Mais bon, à force d'attendre, il a fallu aller se plaindre, sinon on aurait rien. Comme ça, ils ont compris, mais c'était dur.

QUESTION: Vous avez demandé à la mairie de SAINT -PIERRE ?

REPONSE: J'étais allée voir à l'O.P.A.C., parce que bon, ça faisait vraiment trop loin, mais bon, c'est la mairie de SAINT -PIERRE qui... J'ai pris un rendez-vous pis elle a su m'en donner un, elle a attendu huit mois remarque. C'est le coup de bol, parce que sinon avec les listes qu'y a.. Bah, il faut se plaindre, sinon on a rien.

QUESTION: Donc, vous n'avez pas choisi d'être ici.

REPONSE: Bah oui, enfin moi j'ai toujours voulu être en H.L.M. pour débiter quand même, parce que, enfin nous, déjà, on est bien tombé, bon bah, parce que c'était propre, pis bon, c'est pas cher. Tout est compris, je trouve que c'est bien. Que dans une maison, il fallait payer le double. Bon, y a l'environnement bien sur, du moment que chez nous c'est propre ! Pis de toute façon, dès que on pourra on ira en lotissement hein, là pour l'instant c'est pas trop possible mais dès que mon mari il aura sa promotion on partira. C'est prévu qu'on aille, soit sur Saint Pierre, soit sur la Ville aux Dames. Dès qu'on peut, on prend un pavillon avec un grand jardin ou alors peut être qu'on fera construire mais ça...on verra (rires)

QUESTION: Connaissez-vous du monde à la Rabaterie ?

REPONSE: La seule finalement, c'est la tante à mon mari, euh, oui, à mon mari... Enfin son ex-tante je veux dire, qui habite à la Rabaterie, et ça fait un moment, ça fait bien quinze ans qu'elle y est. Elle est dans l'autre tour, là bas, le petit bâtiment. Pis bon bah, quand elle vient, bon bah elle passe, et moi je vais chez elle. Enfin moi, pour moi c'est une amie, bon bah lui déjà, ça fait un moment qu'il ne la voit plus, comme elle a divorcé avec son oncle, mais enfin bon, c'est sa tante.

QUESTION: Sinon, dans l'immeuble ?

REPONSE: Oh bah, mon voisin de palier, bonjour au revoir, terminé. Ils sont pas du tout... Ils sont pas aimables les gens ici, je trouve... Si, je connais une dame, mais... Là bas, c'est plus la Rabaterie ? Vous savez, la tour là bas ? (Si, c'est encore la Rabaterie). Ah bon, alors là j'ai encore des amis, c'est tout, sinon à la Rabaterie... Enfin, ça doit pas faire parti des H.L.M. ça, je crois pas, ça doit être privé. C'est tout, sinon à la Rabaterie y a que la tante, après c'est tout. Les voisins, on les voit pas, je veux dire, on irait pas comme ça inviter tous les voisins parce que d'abord ça ferait beaucoup (rires) et puis aussi, ils ont pas besoin de savoir comment c'est chez nous hein ! ... et pis... je dis pas qu'ils sont tous malhonnêtes les gens ici mais bon, il y a des trucs (elle montre la chaîne hi fi), c'est pas la peine de... d'exciter la jalousie quoi. C'est pas qu'on aime pas les gens d'ici mais bon, c'est déjà pas drôle d'habiter ici et puis bon y a des gens... c'est pas Saint -Cyr ici hein !

QUESTION: Pas vraiment de connaissance sur le quartier quoi ?

REPONSE: Bah.. un ami de boulot à mon mari. Bon maintenant... on s'est connu comme ça. Mais on ne se voit pas souvent. On est à côté et on se voit jamais.

ENTRETIEN N° 2

LOGEMENT : Appartement 475.

AGE : 19 ans.

SEXE : Masculin.

PROFESSION : Cuisinier (au chômage).

NATIONALITE : Française (d'origine Algérienne).

PERSONNES DANS LE LOGEMENT : Habite avec ses parents (père grutier / mère sans profession), sa soeur et ses quatre frères.

QUESTION : Qu'est ce que tu fais dans la journée ici ?

REPONSE : Bon, dans la journée, je me lève le matin, il est huit heures du matin. Euh, bah, dès que je me lève, je fais ma toilette et tout. Je vais à l'A.N.P.E., bon, je regarde si il y a des annonces, ça m'arrive d'avoir des annonces. Je vais me présenter de, dans, chez les patrons et pis, toute la partie, tout le matin que je suis pris. Et, bon, le mardi, je rentre de TOURS, après, vers quatorze heures je ressorts de chez moi et tout. Je... je descends en bas du bâtiment aux barres du bout. Je descends en bas, bon, ça m'arrive de... de rester avec des jeunes en bas, parce qu'il y a souvent des jeunes en bas qui travaillent pas, qui sont sans profession et tout, bon, y restent en bas. Bon, je discute avec eux, ça m'arrive de fumer des joints avec eux et tout, y a que ça à faire. Sinon, après, l'après-midi je vais me promener à TOURS, je reviens vers six heures. Six heures, je rentre chez moi, je regarde la télé, je ressorts le soir vers huit heures. Huit heures je reste en bas du bâtiment, pis je passe la soirée avec des copains, tout, jusqu'à une, deux heures du matin en bas du bâtiment. Je peux faire jusqu'à quatre heures du matin le week-end.

QUESTION : Ca fait longtemps que t'habites ici ?

REPONSE : Bah, depuis que je suis né quoi ! Mes parents sont là depuis longtemps, depuis que le bâtiment s'est construit. Voilà... Ma mère, elle m'a accouché là.

QUESTION : Tu a de la famille à la Rabaterie ?

REPONSE : A la Rabaterie, ouais ! J'en ai, j'en ai pas beaucoup, mais j'en ai. J'ai cinq de mes cousins qui y habitent, à la Rabaterie, ils sont là depuis longtemps.

QUESTION : Pourquoi être venu à la Rabaterie ?

REPONSE : C'est parce qu'ils nous ont tous mis là, à SAINT -PIERRE, c'était du vite fait ces immeubles. Ils ont mis tous les immigrés ici, et pis maintenant tous les immigrés ils ont atterri ici, donc, c'est pour ça qu' on est tous là. C'est parce que c'était du vite fait, ils avaient besoin... Maintenant, tu vois, ils essaient de nous disperser, ils essaient de... comme il se passe aux Sables. A LA RICHE, si tu lis le journal d'aujourd'hui, enfin, c'est la même chose. C'est pas nous qu'avons choisi, c'est l'O.P.A.C. qui nous a mis là, qui nous a mis dans c'est H.L.M. là... C'est pas parce qu'il y a la famille.

QUESTION : Tu la vois souvent ta famille ?

REPONSE : Ouais, ça m'arrive de... ça dépend de la famille. Y a des membre s de ma famille que je vois souvent et des membres de ma famille que je vois pas, que je vois pas souvent. J'ai ma tante qu'habite juste à coté, là, le bâtiment, au 25, bon, j'vais les voir pratiquement tous les jours parce que c'est juste à côté. Je vai s les voir tous les jours... Sinon, c'est rare...

QUESTION : Et tes copains ?

REPONSE : Mes copains. Ouais, mes copains je les vois pratiquement tous les jours.

Tous les jours. Bon, j'ai des copains, bon, les copains pour moi, les copains c'est les mecs qui traînent en bas, bon parce que je les vois depuis longtemps, depuis qu'on est tout petit, on se connaît. Pour moi, mes copains c'est ça. Sinon, dans le quartier j'ai des amis, bon, des Français et tout. Des amis, des couples que je connais qu'ont quarante ans et tout. Ca m'arrive d'aller les voir... Je les vois à peu près une fois par semaine... une fois par semaine. C'est des amis au moins fréquentables. Bon, moi je traîne en bas, je te dis franchement, je traîne en bas, mais bon, bon ça m'arrive de fumer des joints et tout, mais y a un mec qui va faire une connerie en bas, bon moi je vais pas le suivre. Je lui " dégage, va faire ça tout seul ", c'est tout. Moi je fréquente les mecs de mon quartier en bas parce que je les connais, c'est pour ça. Mais, si il faudrait que je parte de SAINT -PIERRE, je partirai, si, si j'aurai un boulot. Si je fais une demande d'appartement, ça sera pas sur SAINT -PIERRE parce que SAINT-PIERRE c'est trop réputé, y a trop de magouilles, y a trop de... non mais c'est vrai... Voilà... Moi je vois l'appartement que je suis là, on a rien choisi, c'est l'O.P.A.C. Mais mon reup qu'est-ce que tu veux qu'il bouge avec toute la famille. (Silence)

L'appartement c'est pas chez moi en vérité, moi je dis pas c'est chez moi. Sans déconner pour planter un clou faut l'autorisation presque. Je délire pas hein ! c'est vrai.. enfin sauf que les clous c'est un exemple... tu peux rien mettre dans les murs, c'est du béton. Ici toute façon, s'est l'O.P.A.C. qui décide. Mais ils viennent jamais sur le quartier, sinon ils mettraient pas toutes leus conneries sur leur petit journal. Moi je sais hein... je suis d'ici moi, je connais bien la réalité. Au début de l'année ils nous ont mis un piste de bi-cross, ils auraient mieux fait de nous donner la tune hein !

ENTRETIEN N° 3

L'individu interviewé est le même que précédemment

QUESTION : Est-ce que tu peux me raconter ce que tu a fait depuis que tu es né ?

REPONSE : Je suis né le six mars soixante -seize.. Euh... euh pis... Bon, à quatre ans ce que je faisais, bon à quatre ans, bah, je m'amusais dans le quartier... Je sortais de l'école, je faisais mes leçons et tout, pis après je descendais en bas, j'allais retrouver mes copains... On jouait aux billes et tout... Bah, c'était normal à quatre ans de toute façon... Euh... Donc je rentrais chez moi. A six ans, à sept ans et tout, bon, j'ai commencé à grandir et tout. A treize ans j'allais déjà en boite, je sortais en boite et tout... Euh... Et à seize ans je me suis cassé avec une copine et tout. .. J'ai commencé ma vie quoi... Mais ça a pas marché et euh... Qu'est -ce que je raconte ? Bon, j'ai été à l'école maternelle et tout, bon, ça a marché, après je suis rentré en, j'ai jamais redoublé, j'ai redoublé une fois, deux fois, même trois fois, je sa is plus. Deux fois, je crois que j'ai redoublé ma cinquième et euh... Sinon, après ma cinquième, je suis parti parce que j'avais beaucoup de problèmes et tout... Et... Après j'ai fait un apprentissage de cuisinier au lycée professionnel de Saint Pierre des Corps. Je suis resté en foyer, c'était un foyer de jeunes, tu vois, pour apprendre un métier et tout. Mais bon, ça a pas marché parce que j'avais des problèmes avec les... Les directeurs et tout... Bon, je suis parti du foyer. Bon, après je suis rentré da ns un autre foyer, je suis resté quinze jours mais ça a pas marché... Euh, pis après je suis rentré chez moi... Je connaissais, euh, je... Après, à seize ans je suis parti. A seize ans, quand je suis parti du foyer, je suis parti de chez moi. Je suis allé habiter avec un copain et une copine et bon, j'ai eu des problèmes avec mes parents et tout... Pis après, je suis, au bout de deux ans je suis parti de, j'ai lâché mon appartement pis je suis revenu chez mes parents. Pis bah, maintenant ça se passe bien... Voilà...

QUESTION : Les gens que t'as connu, tu les as connu comment ?

REPONSE : Je, j'en ai rencontré donc là, j'en ai rencontré un peu partout, dans des

soirées, dans des boîtes et tout... A mon boulot et tout... En fait, j'ai pas mal de copains à la Rabaterie. Je les connais parce qu'ils ont vécu avec moi dans le quartier, pis on s'est connu comme ça. On allait à l'école ensemble, on se voyait tout le temps, on était dans le même bâtiment et tout, dans notre quartier...

QUESTION : Est-ce que vous ne vous êtes pas retrouvé par nationalité, ou du moins, les Français d'un côté, les Algériens de l'autre ?

REPONSE : Non, mes copains c'est n'importe qui, Français comme Algériens... N'importe qui... On est tous pareils, c'est des êtres humains... C'est vrai ...

QUESTION : C'est facile de connaître du monde à la Rabaterie ?

REPONSE : Euh bah, entre Algériens, entre Arabes, ouais c'est facile. Enfin, c'est facile, ouais, disons qu'entre Arabes c'est plus facile. Sinon, avec les Français et tout c'est difficile... Ils discutent pas beaucoup avec les Arabes, tu vois. J'sais pas, ils sont bizarres, excuse - moi l'expression, mais ils sont bizarres les Français... C'est vrai hein, c'est pas des conneries... Ils voient un Arabe, ils ont peur, ils ont peur, ils ont trop peur les Français. Ce qu'il faut se mettre dans le tête c'est qu'y a des bons et des mauvais comme partout hein ! Bon moi, je fais parti des bons hein !

Mais j'ai des copains français, dans les barres du bout, on s'entend bien et tout. On traîne souvent avec ceux du 12, les français les arabes tous. Y a que ceux du 24 qui font des embrouilles, on traîne pas trop avec eux, le scooter que je te parlais dans la rue là, c'est sûr et certain que c'est eux. Au jour de maintenant tu peux être sûr qu'ils l'on démonté dans les ayes et tous. Ils sont chelous les mecs en vérité (silence) Sinon bon, de temps en temps on est avec eux quand même. Quand y a des embrouilles avec les gars du Sani par exemple, tu peux être sûr qu'on est ensemble hein... bon, on est du même quartier quand même.

QUESTION : Est-ce que les gens discutent beaucoup entre eux ici, dans le quartier ?

REPONSE : Ah ici, bah ici c'est le bâtiment des commères ici, c'est pour te dire. Ici, t'habites ici, au bout de quinze jours ça fait des histoires, alors laisse tomber... C'est le

bâtiment des commères...

QUESTION : T'as de la famille à la Rabaterie ?

REPONSE : Trois, j'ai trois familles. On est trois familles. Moi, j'ai ma tante et mon oncle qui sont mariés ensemble, j'ai ma tante et mon oncle, mon oncle et une autre tante. Mais, je les vois pas souvent. Ils habitent à deux cents mètres. Je les vois pas souvent, c'est eux qui viennent chez moi, c'est eux qui viennent me voir, mais je vais jamais chez eux...

QUESTION : Qu'est-ce que tu fais dans la semaine ici, racontes moi une semaine de ce que tu fais.

REPONSE : Bah, maintenant, je travaille pas parce que j'ai pas de boulot pour le moment, alors je me lève le matin, je vais faire mes papiers et tout. L'après-midi, je passe l'après-midi chez moi, je regarde la télé et tout, pis le soir... Je me couche ou je vais en bas avec les copains... Le mardi je commence à neuf heures trente, je finis à quatorze heures. De quatorze heures à dix huit heures je suis chez moi, je me repose. Toute la semaine c'est comme ça... Même le samedi et le dimanche Enfin le samedi matin, c'est pas la peine que je te dise, je dors...

QUESTION : Les copains que tu vois le plus souvent, c'est qui ?

REPONSE : ... Bah, avant j'avais un copain, je le voyais tous les jours, c'était un Français, enfin du quartier, non, il habitait à SAINT-PIERRE, il avait un appartement et... Pis c'est tout. La plupart des copains que je vois, c'était lui avant le plus souvent, pis maintenant, c'est des copains que je vois pratiquement tous les jours... On discute, on regarde la télé, on regarde des cassettes vidéo. On va chez les uns, chez les autres, dans les apparts... Sinon, à la Rabaterie, je vois le plus souvent que des copains que j'aime bien, en qui j'ai confiance et tout. Sinon les autres c'est juste bonjour, bon sans plus. Moi j'ai deux-trois copains, c'est tout, les autres c'est juste bonjour -au revoir. Le mec qu'était avec nous tout à l'heure c'est bonjour -au revoir, sans plus quoi. C'est tout. Il habite au 12.

QUESTION : Ceux qui ont grandi avec toi, tu les vois toujours ?

REPONSE : Oui, ils ont vécu avec moi, alors je les vois toujours hein !

QUESTION : T'es toujours copain avec eux ?

REPONSE : Non, non, non comme lui, le mec qu'était avec nous dans l'ascenseur tout à l'heure, je vais plus avec lui, il est né en même temps que moi, il a vécu, on a joué ensemble, après c'est tout... Mais c'est un peu de ma faute.

ENTRETIEN N°4

LOGEMENT : Appartement n° 309

AGE : 78 ans

PROFESSION : Son mari fut cheminot, elle était confectionniste puis femme de ménage.

PERSONNES DANS LE LOGEMENT : D'abord son mari et son fils. Appartement actuel uniquement pour elle... et son chien.

Question : Est-ce que vous pouvez me raconter une journée ordinaire à la Rabaterie ?

Réponse : Oh ben je promène mon chien. Evidemment le matin je descends, on a des boîtes aux lettres. Et puis chacun prend son courrier. Moi, je prends mon journal le matin. Je promène mon chien autour de mon immeuble tout comme ça là. Et puis je reviens chez moi. Je ne fais pas mes courses parce que je suis âgée. Autrement ben, je

croise des voisins, des voisines. (silence)

Mais alors voyez ce qui est embêtant pour ce que vous me demandez de raconter c'est que moi je ne sors pas parce que je suis handicapée et je ne peux pas sortir beaucoup alors je ne peux pas dire ce qui se passe à la Rabaterie.

Q : Vous avez choisi d'y venir ou bien vous êtes arrivée par hasard ?

R : Moi je suis à Saint Pierre des Corps depuis 1949 mon mari étant employé SNCF. Nous avons des logements particuliers Avenue Stalingrad. Et là j'ai vécu pendant 20 ans... Oui c'est ça : de 49 à 69 dans les maisons du chemin de fer. C'était très bien les petites villas, on était entre nous, on se voyait beaucoup. Et puis à la retraite il a fallu avoir un logement. Alors nous avons demandé en mairie et on nous a donné un logement ici dans cette tour. Alors j'ai habité le 7ème, le rez -de-chaussée... et maintenant je suis au 3ème.

Q : Vous n'avez pas choisi votre Tour ?

R : C'est-à-dire que quand nous sommes arrivés en 69 c'était les débuts des locations de ces immeubles enfin... C'est embêtant parce qu'on vit une époque en ce moment un petit peu... vous comprenez ce que je veux dire ? Alors toutes ces tours que ce soit celle-ci ou les 4 autres (il n'y avait que les 5 là, à l'époque), c'était vraiment bien dans toutes les tours. On avait tout, le chauffage, tout ce qu'il fallait, l'ambiance formidable. On s'entendait très bien. Les contacts avec les voisins voyez -vous, même la concierge... C'est à dire, voyez-vous, à l'origine, les bâtiments étaient tous neufs et ils ont commencé par mettre les cheminots, alors on s'est tous retrouvé, c'était très bien on allait se promener jusqu'à la loco. On allait voir les nouvelles villas pour les cheminots, on les connaissaient pour la plupart. Vous n'avez pas connu mais, voyez -vous, là tous ça là il y avait encore des jardins. Et puis, il y a eu des grues, ils ont continué les constructions. On pensait qu'il allaient faire des rues mais ma fois, ils ont fait des parterres, c'était très bien remarquez on allait s'y promener aussi de temps en temps... enfin les gens s'éloignent. Il n'y a plus de contact. De 69 jusqu'en (silence de

réflexion) 1985, 86 il y avait quand même plus de contact que maintenant. Les gens restent chez eux, je trouve que les gens sont pas... Y a pas de contact, pas d'amitié. Voyez, on est des personnes âgées, on pourrait faire des réunions, se contacter. On est pas mal dans l'immeuble... Et bien non on ne fait plus rien.

Q : Vous avez parlé d'une rupture à partir de 85 ou 86...

R : Oh ben, vous m'enregistrez ça m'ennuie de vous le dire mais ça vient du fait que... Enfin sont arrivées des personnes euh... étrangères. Peu être qu'ils sont mal adaptés ou bien que les français les ont mal reçus, je ne sais pas. Enfin moi personnellement ça ne me gêne pas. Mais je crois que ça beaucoup fait, l'arrivée d'immigrés, faut dire ce qui est. (silence)

Q : Est-ce-que vous pouvez me dire si vous avez des amis ou des relations à la Rabaterie ?

R : Ben c'est-à-dire... vous savez depuis 69 que je suis ici, c'est normal qu'il y ait des gens que je connaisse depuis longtemps. On se rencontre. On va chez l'un chez l'autre mais c'est tout, y a pas de.... Y a pas autre chose. On vient prendre des nouvelles, on se téléphone. On peut pas qu'il ait de... je sais pas... C'est froid, c'est égoïste. Je suis méfiante un peu, vous comprenez que quand on est âgée on se méfie un petit peu. Y a 20 ans, c'était pas comme ça mais maintenant on se méfie un peu.

Q : Est-ce-que vous pouvez me donner un exemple de la façon dont vous rencontrez des gens du quartier ?

R : Et bien ici vous savez c'est une cité cheminote Saint Pierre des Corps. On était

énormément de cheminots. On était un noyau. Alors comme on a été obligés de quitter nos villas particulières... et bien on s'est retrouvés un peu mais ça n'a pas été comme quand c'était en cité. En cité on se retrouvait, on jouait aux cartes, le dimanche on allait se promener. Tandis que là c'est fini tout ça.

Ben j'ai une voisine sur le palier qui vient le soir 3/4 d'heure, avec qui je parle. Après le travail elle vient me voir, on parle. C'est très gentil, on a de bonnes relations. M'enfin, je vois 3 personnes, 4 personnes sur euh... je ne sais pas combien on est là dedans. Le contact qu'on a c'est quand on est dans l'ascenseur. On ouvre la porte hop y a quelqu'un. On rencontre n'importe qui, je ne suis pas raciste alors je m'en moque complètement. Il y a quelqu'un "bonjour". Ca c'est un principe, je rentre je dis "bonjour" même si je ne connais pas ou si on ne me connaît pas. En principe c'est que dans l'ascenseur qu'on peut avoir un peu de contact. On a le temps de dire "il fait beau aujourd'hui". "Ah ben bonjour madame, vous allez bien". Voyez c'est tout ça s'arrête là ça va pas plus loin. (silence) Sinon le centre commercial moi je n'y vais pas. Comme je suis handicapée ce sont mes enfants qui font mes courses. Le centre commercial c'était bien avant mais là... Quand on y voit certains maghrébins, on est surveillés... Ca fait pas toujours plaisir. Sans être raciste, faut dire ce qui est. Moi je suis française... je suis française ! (silence) Quand on entend que l'autre jour là il y a une marée d'arabes qui a mis à sac le centre commercial ça fait pas vraiment plaisir hein, ils incendient les boîtes aux lettres, dans les caves dieu sait ce qu'ils font aussi... Ils sont organisés vous savez. Il se passe des choses on voit pas tout non plus.

Oh on est entouré de tout. C'est pas qu'on est mal mais... Certainement que vous rencontrerez des réponses comme ça : les gens restent chez eux. Y a pas de contact. Les gens se méfient. Vous savez j'ai habité Paris quand j'étais jeune, les gens étaient heureux de vivre, heureux de sortir... tandis que là... enfin.